

TOI, MOI ET LES AUTRES

Récits de soi, du monde alentour, récits de l'imaginaire
pour collecter des traces sensibles de la crise sanitaire
Covid 19 et rêver le monde d'après.

Stéphanie ATEN

Léo BOSSAVIT

Bernard BRETONNIERE

Ronan CHEVILLER

Sébastien MÉNARD

Martin PAGE

Eric PESSAN

Coline PIERRÉ

Sylvain RENARD



www.paqlalune.fr



PRÉFACE



Toi, moi et les autres

PaQ'la Lune est une association d'éducation populaire créée en 1999, dont le but est de favoriser l'ouverture culturelle par la pratique et la découverte artistique. En inscrivant son action autour de la réussite éducative des enfants et des jeunes et de la nécessité de renforcer l'égalité des chances, PaQ'la Lune a lancé plusieurs projets de territoire dans des quartiers "politique de la ville" et en milieu rural, tout en continuant à proposer des spectacles et autres formes d'interventions artistiques au plus grand nombre. Aujourd'hui PaQ'la Lune est implantée dans deux villes, Nantes et Angers et intervient en Région Pays de la Loire.

"Toi, moi et les autres" est un projet fédérateur pensé par l'équipe de PaQ'la Lune. C'est lors du premier confinement en avril 2020, que Christophe Chauvet, directeur artistique de l'association a invité 23 artistes à s'inscrire dans un projet collectif qui proposerait aux habitant.e.s de partager leurs récits autour de cette période si singulière.

De mai 2020 à juin 2021, PaQ'la Lune et ses équipes ont donc mené différents cycles d'actions afin de recueillir la parole des habitants, à travers ce que leur inspire leur quotidien à l'ère du Corona.

"Toi, moi et les autres", c'est notamment 9 auteur.e.s, qui ont bénéficié chacun.e d'une bourse d'écriture pour soutenir leur création personnelle, en les invitant à écrire un texte court et à animer des ateliers d'écriture dans les différents territoires d'intervention de PaQ'la Lune. C'est aussi 14 comédien.ne.s qui ont imaginé des personnages de crieurs publics pour donner à entendre toutes ces paroles.

Ce projet a été possible grâce au soutien financier de plusieurs partenaires de PaQ'la Lune : l'Etat (Agence Nationale de la Cohésion des Territoires, Direction Régionale des Affaires Culturelles des Pays de la Loire, Préfectures de Loire-Atlantique et de Maine-et-Loire), les Villes de Nantes et d'Angers, le Conseil départemental de Loire-Atlantique, la Fondation de France.

Il s'inscrit dans plusieurs dispositifs, comme l'Été culturel (DRAC des Pays de la Loire), Quartiers d'été (ANCT), le Contrat de ville de l'agglomération angevine et "Restons solidaire face au virus" de la Fondation de France.

SOMMAIRE

Stéphanie ATEN « <i>Les enfants du Corona</i> »	p. 7
Léo BOSSAVIT « <i>Masque</i> »	p. 15
Bernard BRETONNIERE « <i>Quand ça va un peu bien</i> »	p. 27
Ronan CHEVILLER « <i>Les 4 journées de K-DO & K-C</i> »	p. 49
Sébastien MÉNARD « <i>C'est ça, la vie, maintenant</i> »	p. 75
Martin PAGE « <i>Un drapeau skate board arc en ciel</i> »	p. 85
Eric PESSAN « <i>Injonctions aux confinés</i> »	p. 93
Coline PIERRE « <i>Croire au monde ou non</i> »	p. 101
Sylvain RENARD « <i>Les gestes de Mina</i> »	p. 111
Présentation des auteurs	p. 147





LES ENFANTS DU CORONA

de Stéphanie ATEN

2023. Il y a un an, nous avons officiellement détrôné le Coronavirus. Victoire. Nous l'avons renvoyé se faire confiner en laboratoire, après deux ans de lutte acharnée pour l'arracher à nos corps et notre société. Il était pourtant bien décidé à nous éradiquer, vous pouvez me croire. Avant la sortie du premier vaccin, comme s'il avait pressenti sa propre fin, il était parvenu à trouver de nouveaux hôtes pour développer une autre version de lui-même, une version plus poussée, plus maligne, mieux armée, et recommencer à déferler alors que nous pensions avoir gagné. Il aura fallu laisser les chercheurs de toutes les nations se muer en chefs de guerre et prendre le commandement des opérations, pour que nous venions enfin à bout de ce fléau microscopique, à deux doigts de remettre notre hégémonie en question.

Le combat a été si dur et angoissant, que la victoire a donné lieu à une fête internationale. D'un commun accord, la majorité des États ont même décidé de lui dédier une journée commune, baptisée « Stop-Covid ». Pour la première fois dans l'histoire, une union planétaire s'était forgée, pour contrer une menace invisible et globalisée. L'humanité venait de livrer sa troisième guerre mondiale, prédite à maintes reprises, mais dans un registre tout à fait inattendu. Après cette victoire, nous étions persuadés que tout changerait. Qu'il y aurait un avant, et un après-Corona. Mais vous connaissez l'adage. « Chassez le naturel, il revient au grand galop ». Il dit vrai. Et il est valable autant pour les hommes, que pour les virus...

Nous sommes en 2023, et déjà, notre nature a repris ses droits. En fidèles primates que nous sommes, nous avons recommencé à bouffer la banane par les deux bouts, pressés de rattraper la croissance perpétuelle qui confirme notre bonne santé. Quelques décisions ou initiatives ont bien été lancées, de-ci, de-là, pour inviter au changement. Mais rien qui ne démontre vraiment que nous avons compris la leçon. Le Coronavirus n'aura finalement laissé qu'une empreinte dans du sable mouillé. Et je suis au regret de vous avertir : ça va se payer. Moi, et les autres, nous savons que ça va se payer, même si on ignore encore comment...

Je suis censée aller au collège aujourd'hui. Je devrais déjà être en chemin, mes écouteurs vissés sur les oreilles, fuyant la réalité pour me blottir dans mes pensées, beaucoup plus réconfortantes que le monde dans lequel je suis née. Je devrais être stressée par mon contrôle d'espagnol, par les blâmes qui s'accumulent dans mon carnet de correspondance, et par l'avertissement de mes parents : « Encore un dérapage, et tu seras confinée ». C'est la punition à la mode à présent. Mais il se trouve que je m'en fous. Je m'en fous, parce que j'ai bien plus grave à penser.

Devant moi, sur le rebord de la fenêtre du salon, des oiseaux viennent de se poser. J'en reconnais dix, mais il y a des petits nouveaux. Ils ne sont pas là pour mendier, je ne leur ai jamais rien donné à manger. Ils sont là pour piaffer. Un comble pour des oiseaux. Ils viennent me seriner à tue-tête que l'échéance approche et que nous devons nous tenir prêts. Ça fait des jours que ça dure. Je ne comprends pas tout en détail, mais je saisis le sens général.

Je vous ai menti quand je vous ai dit que rien n'avait changé. C'est pas complètement vrai. Le Coronavirus a été éradiqué, mais il a laissé quelque chose derrière lui. Une sorte de courant d'air. L'impression d'une porte restée ouverte. Les conséquences à venir d'une leçon d'humilité, que nous avons refusé de tirer.

Je prends mon sac à dos et je sors de la maison. À peine ai-je posé le pied sur le perron, que les chats du quartier commencent à affluer. Ils miaulent, leurs queues à la verticale comme s'ils cherchaient à capter la radio, et me suivent. Ils sautent et courent, de poubelles en voitures, de trottoirs en parapets. Ils forment une sorte de cortège, qui grossit un peu plus chaque jour. Ils n'approchent jamais, ils gardent leurs distances. Si je m'arrête, ils se figent et me contemplent de leurs grands yeux en amande, attendant que je reparte. Si je viens vers eux, ils rebroussement chemin. J'ai la curieuse impression que je les attire autant que je les terrifie. Je ne sais pas ce qu'ils me veulent. Ce qui est sûr, en revanche, c'est qu'ils tiennent à m'accompagner jusqu'à la lisière de la forêt qui borde mon lotissement, et dès que je l'atteins, ils décrochent, tels des mirages achevant leur mission d'escorte. Ils s'enfuient en courant, la queue basse et le miaulement aigu... presque désespéré. C'est comme ça pour moi, et ça l'est aussi pour les autres. On assiste tous à ces étranges phénomènes depuis quelques semaines. Les animaux nous entourent autant qu'ils nous craignent, nous soutiennent autant qu'ils se méfient. Même mon chien a changé d'attitude. En ma présence, il geint continuellement et se tient à l'écart, tout en trépignant d'envie de venir me voir. Et si j'ai le malheur de m'approcher, il va se réfugier dans son panier.

Je sais ce que vous êtes en train de penser : « Vous en avez informé vos parents, parce que c'est légèrement bizarre quand même, non ? ». Comment vous dire ?... Moi et les autres savons, au plus profond de nous, que ce n'est pas encore le moment.

On a quelque chose à faire avant, quelque chose que je serais bien en peine de vous décrire. Je sais juste qu'il faut que ce soit fait. C'est seulement après que nous pourrions nous autoriser à en parler.

Je me tourne vers la forêt. Elle est sombre en cette froide journée d'hiver. J'entends les troncs craquer et les feuilles bruissier, malmenés par le vent puissant qui vient de se lever. Ce vent que je ne perçois plus comme un simple courant d'air, mais comme un présage, un flux, une force vive dotée de son propre langage. Un langage que je suis à deux doigts de pouvoir comprendre... À chaque fois, c'est pareil. Tant que je n'ai pas franchi le seuil, la végétation m'inquiète. Elle me semble maléfique, ou en colère. Elle me donne l'impression de délibérer sur le jugement dernier. Mais, dès que je pose le pied de l'autre côté, le monde bascule et me fait glisser dans une nouvelle dimension. Je deviens alors partie intégrante de la forêt, l'une de ses composantes. Je me fonds en elle et elle s'enracine en moi. À partir de là, les arbres n'ont plus rien d'inquiétant, ils sont bienveillants. Ils me toisent de toute leur grandeur et semblent m'indiquer la voie à suivre. Leurs branches sont comme de longs bras qui s'ouvrent devant moi, m'invitant à entrer, à les rejoindre, à intégrer l'immense famille de la chlorophylle.

Moi et les autres, nous aimerions être des arbres. Ou en tout cas, fonctionner comme eux. Ils ont traversé l'histoire de la Terre et ont contribué à bâtir l'équilibre extraordinaire de son écosystème, qu'ils maintiennent aujourd'hui à bout de cimes. C'est de l'évaporation de leurs feuilles que découle la pluie, de leur absorption du CO₂ que provient l'oxygène, et ils font tout cela sans léser qui que ce soit, abimer quoi que ce soit. Jamais ils ne conquièrent : ils collaborent. Jamais ils ne détruisent : ils améliorent. Oui, moi et les autres aimerions devenir des arbres, parce que nous pensons que c'est sur eux que la civilisation devrait être calquée.

J'avance toujours plus loin et la pénombre commence à m'envelopper. La végétation devient si dense, que je ne distingue plus le ciel par-delà les feuillages. D'ordinaire, j'ai peur du noir. Je n'aime pas l'obscurité, je n'aime pas ne pas voir : j'ai l'impression de perdre un de mes sens et crains de ne plus pouvoir le récupérer. Mais ici, c'est différent. Ici, la pénombre est comme une protection, la couverture qui me préserve du monde, la bulle dans laquelle je peux me laisser aller à devenir... moi. Et c'est un grand soulagement, car je ne sais plus vraiment qui je suis. Il y a encore quelques mois, je visais la profession de comédienne, ou écrivaine... ou globe-trotteuse. Je ne pensais qu'à faire la fête avec mes amis, je me fichais totalement de l'avenir parce que j'avais toute confiance en lui, et j'adorais manger industriel. Aujourd'hui, je vomis dès que j'avale le moindre additif. Même les sodas me rendent malade.

Mon médecin est persuadé qu'il s'agit d'une allergie et m'a proposé de faire des tests pour élucider le problème, mais j'ai refusé. Parce qu'au fond, je sais très bien que ça ne va rien changer. C'est moi qui suis en train de changer, et le processus ne peut pas être inversé.

— Salut Rose.

Je fais volte-face et me retourne. Absorbée par mes pensées, je ne l'ai pas entendu approcher. Léo est là, chaleureux et souriant, comme à son habitude. C'est mon meilleur ami, nous nous suivons depuis l'école primaire. Toutes mes copines s'imaginent qu'on sort ensemble. C'est parce qu'elles ne comprennent rien au lien supérieur qui nous unit.

— Toi aussi, tu as perçu l'appel ? me demande-t-il.

Je suis si heureuse de le voir que la pénombre elle-même s'éclaircit.

— Disons que je me suis réveillée avec l'intention ferme de venir me perdre ici.

— Apparemment, on s'est perdu tous les deux.

Nous nous sourions et reprenons notre étrange balade.

— Où est-ce qu'on va, d'après toi ?

— Là où il faut qu'on soit, me répond-il le plus naturellement du monde.

— Tu crois que les autres y seront aussi ?

— ... Oui.

Léo a toujours été plus mature que moi. Plus en avance, plus intelligent également. Quand j'ai découvert que nous avions contracté les mêmes « symptômes », j'ai été si rassurée que je ne m'en suis plus inquiétée. Le bizarre est devenu normalité. « Notre » normalité.

— T'en as fait quoi de ton téléphone portable ? me demande Léo.

— Coupé, démonté, enseveli sous des tonnes de fringues au fond de mon armoire. Et dire que je l'ai eu à Noël... Quand mes parents vont s'apercevoir que je ne m'en sers plus, je vais encore avoir droit à une crise.

— J'ai une théorie sur les maux de tête qu'ils provoquaient. Je pense que les ondes nous brouillent le cerveau. Les migraines me reprennent chaque fois que je me trouve près d'une antenne wifi.

— T'as une théorie sur le reste, aussi ?

Il s'arrête, j'en fais autant. Son regard vient de devenir subitement sombre, et ce n'est pas dû à la pénombre.

— Je crois qu'on est en train de muter.

— Que quoi ?

— Plus les jours passent, et moins on ressemble à nos parents. T'as remarqué ?

— Une mutation ?... Génétique, tu veux dire ?

— Oui.

— Mais pourquoi elle toucherait que les moins de vingt ans ?

— Parce qu'elle ne se manifeste que lors d'un changement de génération.

— Mais nos symptômes sont récents.

— Peut-être parce qu'ils ont été déclenchés par le Coronavirus. Peut-être que c'est lui qui a activé la mutation, comme on appuie sur un interrupteur. Et quelques mois plus tard, on commence à en sentir les effets !

Les mots de Léo résonnent en moi comme un écho, qui m'angoisse et m'agace. Ils ont trop de sens, et trop d'implications. Je reprends la marche.

— Tu sais que j'ai raison, affirme-t-il sans bouger.

— Raison ou pas, il faut avancer.

— Tu prends peur, il faut pas.

— Je n'ai pas peur, je marche.

Léo m'emboîte le pas, et nous disparaissions dans la végétation. Elle a le pouvoir d'apaiser mes tensions, de faire taire mes questions. Si je pouvais, c'est ici que je passerais le reste de ma vie.

Nous progressons encore un long moment, dans un silence quasi monacal, jusqu'à ce que nous ressentions simultanément que le voyage touche à sa fin. Droit devant, on nous attend. Nous franchissons une ultime frange végétale et restons stupéfaits : une immense clairière s'offre à nous, remplie d'une bonne centaine d'enfants et d'adolescents. Une ruche. Bourdonnante, effervescente, mais dont le volume sonore ne dépasse pas les 10 décibels émis par le vent. Nos cœurs se soulèvent et entament une joyeuse chamade. Nous avançons jusqu'à nos semblables comme si nous retrouvions une famille perdue depuis longtemps, et nous insérons dans le groupe comme l'eau de pluie se noie dans l'océan.

Vous n'imaginez pas à quel point « nous » sommes heureux. « Nous », car il n'y a plus de « je » qui tienne dorénavant. Nous ne savons même plus qui est ce « je ». Tous les mots qui sortent de nos bouches se conjuguent au collectif, toutes nos pensées sont tournées vers l'entité que nous formons. Cette clairière est un cocon, une sphère de gestation. Nous allons naître ici et plus rien ne sera comme avant. Nous nous agglomérons tels des nucléons pour constituer un noyau d'un nouveau genre.

Tout autour de nous, la faune accourt. Elle reste cachée derrière les fourrés, mais elle est présente et nous observe, nous percevons son agitation. Elle est pleine d'espoir et d'appréhension. Elle se demande si nous pourrions la sauver. Au-dessus de nos têtes, des nuées d'oiseaux décrivent des cercles. Le vertige commence à nous saisir, nous nous prenons les mains.

— Quoi qu'il arrive, rappelons-nous que c'est pour notre bien, affirme Léo.

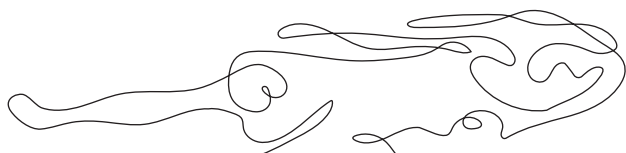
Notre cœur se serre. Nous avons l'impression de plonger en immersion. La pression grimpe et nous enfonce vers nous-mêmes. Nous ne voyons plus rien et chutons vers le sol, sans ressentir aucun choc.

Lorsque je reprends brusquement contact avec la réalité, je suis chez moi, assise sur le canapé. J'ai toujours mon manteau sur le dos, et je suis incapable de me souvenir comment je suis rentrée. Je regarde l'horloge : il est 11 h. Je ne suis donc partie que deux heures et j'ai l'impression de revenir du fin fond de l'éternité.

J'essaie de me lever, mais je pèse des tonnes, alors je décide de ne plus bouger. Je réalise que mon chien dort à mes pieds : cela fait des semaines que ce n'était plus arrivé. Peu à peu, le brouillard qui m'emplit l'esprit se dissipe et me laisse entrevoir des certitudes : notre ADN a effectivement muté, c'est grâce à cette mutation que la Terre a pu nous contacter, nous sommes ses Messagers. Le Coronavirus n'était qu'un avertissement. Il était censé rappeler à l'humanité toute l'importance de l'humilité et lui faire prendre conscience de ses erreurs, de ses manquements et de la désinvolture de son comportement. Il était censé l'alerter et constituer une opportunité de profond changement, opportunité qu'elle a préféré ignorer. La Terre est fatiguée. Son message me revient intégralement, et au fur et à mesure que mon cerveau me le restitue en une traduction intelligible, je ressens une force phénoménale monter en moi. Telle une sève. Nous sommes le premier virus que l'humanité se refusera à tuer. Nous sommes le premier virus contre lequel aucun remède ne peut être trouvé. Et nous sommes le premier virus dont la contagion ne peut être endiguée : il nous suffit de toucher un autre enfant, un autre adolescent, pour que la mutation qui caractérise notre génération se réveille et s'active. Nous sommes le virus né pour tout renverser, tout détruire s'il le faut. Nous sommes prêts à nous dresser contre les adultes, contre leur autorité, leur sentiment de supériorité, parce que l'intégralité du monde vivant et des forces naturelles est de notre côté. Les nouveaux gènes que nous portons constituent à la fois la preuve de ce que nous savons, les outils qui nous permettront d'accomplir notre mission... et les armes auxquelles nous recourrons, si cela s'avère nécessaire.

J'entends la voiture de ma mère arriver. Elle se situe à environ deux kilomètres. La seconde suivante, mon chien se redresse : il l'a sentie lui aussi. Mais j'ai un temps d'avance, ce qui est très bon signe. Le collègue a dû lui signaler mon absence, parce qu'elle est hors d'elle. Elle va me tomber dessus comme une tornade, tempêter sans avoir la moindre idée de ce qui vient de se passer, et je vais lui dire la vérité. Nous allons tous dire la vérité. Aujourd'hui. YouTube va exploser. Les rues vont se figer sous nos pas. Dans deux semaines, les journalistes ne parleront plus que de nous, les Messagers, chargés de vous informer que vous êtes sur le point de disparaître. Chargés de vous annoncer que vous allez devoir céder la place au règne bactérien, après 65 millions d'années de suprématie gâchée, à moins que vous ne vous décidiez à changer. Pour passer du statut d'espèce avancée à celui d'espèce protégée, vous allez devoir démontrer votre dignité.

Aujourd'hui, vous allez découvrir que les Messagers sont nés et ont été activés. Craignez-nous. Nous sommes là pour vous juger.



MASQUE

de Léo BOSSAVIT

Zarratrice : Il était une fois, une petite fille. Elle est belle, bien coiffée, bien habillée. Elle porte un masque très coloré, assorti à ses chaussures.

La petite *chantonne* : La la la la li la la la.

Zarratrice : Elle se promène tranquillement. Elle voit des arbres, des bancs.

La petite *chantonne* : La li la la li.

Zarratrice : La petite fille tourne à gauche et arrive dans un endroit différent, comme une grosse poubelle en plein air. Elle s'approche, pousse un masque usagé avec son pied puis un autre puis encore un autre et... Elle voit une main dépasser, une main qui dépasse d'une montagne de masques, une main qui bouge ! La petite fille n'écoute que son courage d'aventurière et attrape la gourde hydroalco à sa ceinture. Elle se désinfecte les mains, attrape la grosse qui bouge et tire de toutes ses forces ! Un gros bras suit la grosse main, une épaule suit le gros bras, un cou suit l'épaule et juste derrière : un visage sans masque.

La petite *lâche la main, se recule paniquée* : Aaahhhhh !

Zarratrice : un vieil homme non masqué essaye de sortir de la montagne de masques usagés.

La petite *en se désinfectant les mains, les bras, les ongles* : On voit ta bouche !

Le vieux *qui n'en finit pas de se sortir de la montagne de masques* : Quoi ?

La petite *qui continue de se désinfecter* : On voit ton nez aussi et tes lèvres roses !

Le vieux sort finalement de la montagne de masques, se prend les pieds dans quelque chose et tombe de tout son long. La petite fille sent quelque chose monter, monter, monter et elle éclate de rire.

La petite *riant toujours* : T'as un gros nez !

Le vieux *toujours au sol* : Tu trouves ? *Il se palpe le nez, sourit. Oui, c' est vrai et c'est grâce à toi si il est encore là. Il se relève et commence à prendre de grandes inspirations gourmandes. Merci ma petite demoiselle !*

Zarratrice : La petite hésite entre le fou rire et la peur.

La petite : Il est où ton masque ?

Le vieux *plein de vie et de bonne humeur* : Comment pourrais tu voir cet énorme nez, si je portais un masque ?

La petite : ...

Le vieux : Il n'est pas magnifique mon gros nez ?

La petite : C'est que...

Le vieux : Et cette bouche, hein ? Et ces dents ? *Il montre ses dents. Comment tu pourrais voir tout ça si je mettais un masque ?*

Zarratrice : La petite ne bouge plus du tout. En voyant les dents, elle est devenue comme une statue.

Le vieux *redevient sérieux d'un coup* : N'ai pas peur. Tout va bien. *Il sourit à la petite puis regarde autour de lui. Tu es toute seule ici ?*

La petite répond oui de la tête.

Le vieux : Tu as un papa ou une maman ?

La petite répond oui de la tête.

Le vieux : Les deux ?

La petite répond oui de la tête.

Le vieux *souriant* : Et bien, y'en a qui ont de la chance. *La petite sourit timidement.*
Ils sont où ?

La petite indique la direction dont elle vient.

Le vieux : Et ils enlèvent leurs masques parfois, ton papa ou ta maman ?

La petite répond non de la tête.

Le vieux : Jamais ?

La petite répond non de la tête.

Le vieux : Tu n'as jamais vu quelqu'un sans masque c'est ça ? Je suis le premier ?

La petite répond oui de la tête.

Le vieux : Je te fais peur ?

La petite : ...

Le vieux : Je te fais peur ?

La petite : Non ! Enfin, je crois pas.

Le vieux : C'est sur, hein ? *La petite hésite une seconde et répond oui de la tête.* C'est bien, tant mieux. Alors, qu'est ce qu'on pourrait faire tous les deux ?

Le vieux s'approche de la montagne de masques et se met à fouiller dedans. Il sort, un lapin et un camion de pompier en plastique.

Le vieux : Non, non,

Il se remet à fouiller et trouve une tasse de thé.

Le vieux : Ah ! Oui, ça c'est une bonne idée.

Il sort deux tasses, une théière, deux napperons. Il installe tout devant la petite fille et sert le thé. Après, il prend une des deux tasses et invite la petite fille à prendre l'autre. Elle la prend et la garde dans les mains. Il boit une gorgée. Elle essaie de faire comme lui mais la tasse est arrêtée par le masque.

La petite *en reposant la tasse* : J'y arrive pas.

Le vieux : Ça serait plus facile sans masque.

La petite ne répond pas.

Le vieux : Tu l'enlèves des fois, ton masque ?

La petite : Dans ma chambre, j'ai le droit. *Chantonne à la manière d'un comptine*
« Quand je suis seule, quand je mange, quand je bois et quand je dors. »

Le vieux et la petite fille se regardent un moment sans rien dire. Le vieux reprend une gorgée de thé. La petite réessaie, ça ne marche pas.

Le vieux : Tu ne veux pas prendre le thé ?

La petite *au bord des larmes* : C'est pas ça !

Le vieux : Ce n'était pas une bonne idée. *Il commence à ranger le thé.* Je suis désolé, je ne voulais pas te brusquer. Je suis désolé.

La petite fille : Arrête ! *Le vieux s'arrête.* Je veux le boire ce thé. Je vais y arriver !

Le vieux remet tout en place, joliment. La petite ne bouge pas. Le vieux non plus. Au bout d'un moment le vieux se relève.

Le vieux *en se rapprochant de la petite* : Je vais t'aider.

La petite *se recule* : Non !

Le vieux s'arrête net.

La petite : Maman elle dit que les autres ils doivent pas me toucher. Que c'est dangereux, qu'ils vont me coroner !

Le vieux : ...

La petite : ...

Le vieux *à moins d'un mètre de la petite* : Il y a déjà quelqu'un qui t'a touché

La petite : ...

Le vieux : Ton papa, ta maman, ils te font pas de câlins ?

La petite : Bien sûr que si ! Quand on rentre à la maison le soir, on enlève nos chaussures, on se change, on se désinfecte les mains, on ajuste bien nos masques et là : c'est câlin.

Le vieux se rassoit à sa place. La petite réessaie d'enlever son masque, une fois, deux fois, dix fois. Le masque ne bouge pas. Elle se met à pleurer.

Zarratrice :

Le vieux ne sait pas bien quoi faire.

La petite fille continue de pleurer.

Le vieux ne sait pas bien quoi faire.

La petite fille continue de pleurer.

Le vieux ne sait pas bien quoi faire alors il pousse les tasses de thé sur le côté et il commence à parler.

Le vieux : Au début j'étais un bébé, puis je suis devenu un enfant, comme toi, puis un adulte et maintenant un vieux. Tu comprends ? *La petite hoche la tête.* Donc j'ai eu une maman et un papa, moi aussi. Et bien, je vais te raconter une histoire que m'a raconté mon papa. *Elle arrête progressivement de pleurer.* Une histoire qui lui est arrivé quand il était un peu plus grand que toi. Tu veux l'entendre ? *Elle fait signe que oui.* Mon papa, lui aussi, il a été invité à boire le thé.

La petite fille : C'est le thé qui t'as fait penser à cette histoire ?

Le vieux *sourit et continue* : Ça se passait chez une amie à lui. Quand il est arrivé, elle l'attendait dans le jardin avec, devant elle, *Il montre les éléments devant lui au fur et à mesure.* Une jolie tasse de thé sur un joli napperon et une autre tasse de thé sur un autre joli napperon. Tout était prêt et on sentait bien que son amie était contente de sa jolie table, de son joli thé et de sa jolie robe. Tout ce qu'il avait à faire c'était de s'asseoir, de boire un peu de thé et de sourire. Tu sais ce qu'il s'est passé ?

La petite fait signe que non.

Le vieux : Il n'a jamais réussi à s'asseoir. Tu sais pourquoi ?

La petite : Maman elle dit que si j'y arrive pas, c'est que je n'essaie pas !

Le vieux : Il a essayé. Il a essayé très fort mais ça n'a pas marché. Tu sais pourquoi ?

La petite : Il n'a pas réussi à enlever son masque ?

Le vieux *sourit* : Ils ne portaient pas de masque à l'époque.

La petite : Pas de masque ? Jamais ?

Le vieux : Jamais. Ils se faisaient même des bisous pour se dire bonjour. Tu sais ce que c'est un bisou ?

La petite : Papa il m'a expliqué que c'était un geste de la bouche, que avant, les gens, ils se collaient leur bouche sur la joue des autres, et même que, quand ils étaient très amoureux, ils collaient leur bouche sur la bouche des autres.

Le vieux : C'est ça !

La petite : Ça devait faire bizarre.

Le vieux *sourit* : Oui. Un bon bizarre. Et alors, mon histoire ? Mon papa dans le jardin de son amie ? Tu sais ce qui lui est arrivé ?

La petite fait signe que non.

Le vieux : Il a eu peur !

La petite : Quoi ?

Le vieux : Il a tout vu : la belle table, les belles soucoupes, la jolie robe de son amie et quand elle lui a dit de s'asseoir... Il a eu peur.

La petite : De quoi ?

Le vieux : Il a eu peur, c'est tout, c'était comme une tempête de sable dans sa tête. La seule chose qu'il a été capable de faire, avec toute cette peur, avec tout ce sable, c'est de s'enfuir.

La petite : Il est parti en courant ?

Le vieux : Oui, il s'est enfui du jardin et il a couru de toutes ses forces jusqu'à chez lui. Il courait tellement vite, tellement fort qu'il est tombé une fois, deux fois, trois fois sur le chemin et quand enfin il a ouvert la porte de sa maison, il est monté très vite dans sa chambre. Il s'est jeté sur son lit et il s'est mis à pleurer. Il a pleuré beaucoup et puis, quand il n'avait plus de larmes, il a arrêté de pleurer. Et après, il a réfléchi. Il avait taché, déchiré, ses vêtements. Il avait laissé tomber sa copine. Il avait cédé à la peur !

La petite : Et c'est grave ça ? De téter à la peur ?

Le vieux : De céder à la peur ? Ça peut être très grave mais faut pas croire que c'est une mauvaise chose, la peur. Elle nous fait nous demander ce qui est bien et ce qui n'est pas bien. Si on hésite, si on a peur, c'est peut être qu'il ne faut pas le faire. On a peur de mettre sa main dans le feu et on a raison ! Tu comprends ?

La petite répond oui de la tête.

Le vieux : Mais c'est pas parce qu'on a peur qu'il faut pas le faire non plus. La peur c'est juste un truc pour te faire réfléchir ! Alors mon papa, c'est ce qu'il a fait. Il a réfléchi sur son lit. Il s'est demandé pourquoi il avait peur et de quoi il avait envie. D'un coup, paf, il a compris. Il a compris qu'il était amoureux de cette fille, que ce qui lui faisait peur c'était qu'elle ne l'aime pas et que ça n'avait rien à voir avec le thé ! Le thé c'est facile ! Il a sauté de son lit, il a couru encore plus vite, encore plus fort, jusque chez son amoureux et il est rentré dans le jardin aussi vite qu'il en était sorti. Elle était là, toute triste, devant sa belle table. Il s'est assis, il a sourit de toutes ses dents, il a bu une gorgée de thé et il a dit : c'est très bon !

Un temps.

La petite : Et après ?

Le vieux : Après ? Rien, l'histoire est finie.

Zarratrice : La petite fille a réfléchi très longtemps et après elle a dit :

La petite : Il faut que j'y aille. Tu seras là demain ?

Le vieux : T'as envie ?

La petite répond oui de la tête.

Le vieux : Alors, je serai là. À demain.

Zarratrice : Une journée se passe puis la nuit, la petite fille se réveille et va à l'école. Elle apprend des choses, elle joue avec Mahir, Louison, Natasha et Amina, elle sort de l'école, elle marche jusqu'ici et elle retrouve le vieux.

La petite : Tu peux m'aider à enlever mon masque s'il te plait ?

Le vieux *la regarde et dit doucement* : Bien sur.

Zarratrice : Il s'approche tout doucement, comme Bobby dans la télé avec les animaux sauvages, un pied après l'autre, pas de mouvements brusques. La petite fille arrive à sa portée, il s'arrête et tend les mains. Elle, elle prend peur alors elle recule. Elle recule trop vite et elle tombe sur les fesses. Elle a mal, elle respire très vite, elle est tendue comme l'arc de Robin des Bois. Le vieux ne bouge pas, ni les mains ni le corps. Il reste dans cette attitude d'attente, les bras tendus. La petite fille se calme, se relève, et petit pas par petit pas elle se remet en place, en face de lui. D'abord rien ne bouge, ils sont comme deux rochers, puis les doigts du vieux recommencent à bouger, ils se rapprochent, se rapprochent, se rapprochent, se ra... Il la touche ! Ses doigts glissent sur l'oreille gauche, attrapent l'élastique du masque, tirent dessus et... rien ne se passe. Il essaye par le côté droit, par le dessus, par le dessous : rien. Le masque est comme collé. Ils s'y mettent à deux, le vieux et la petite fille. Essayent comme ça, comme ci.

Le vieux *tirant de plus en plus fort* : J'y suis pre...

Zarratrice : Et il arrache la tête de la petite fille !

Le corps de la petite fille tombe, le Vieux tient la tête à bout de bras.

La tête masquée *dans les mains du vieux* : Tu pourrais faire attention !

Le vieux *paniqué* : Je suis désolé. Ça va ?

La tête masquée : Bah... non ça va pas ! Comment je vais faire maintenant ?

Le vieux *paniqué* : T'inquiète pas, on va te soigner, te réparer, te recoller. Ah ! On va appeler les pompiers.

Zarratrice : Pin pon , pin pon, les pompiers arrivent. Ils freinent brusquement :

Les pompiers : Sortez la grande échelle ! Le canon à eau !

Le vieux *paniqué, la tête masquée toujours à bout de bras* : J'ai pas fait exprès !
À l'aide ! À l'aide !

Zarratrice : Les pompiers se précipitent vers le vieux et la tête masquée.

Les pompiers *criant* :

- Il faut de la colle.
- Des agraphes.
- De la ficelle.
- Du scotch.

Zarratrice : Un lapin arrive en courant. Il crie : « J'ai le corona ! J'ai le corona ». Tout le monde hurle :

Tous :

Attention !

Ne le touchez pas !

Poussez vous !

Laissez moi passer !

Attention !

Désinfectez vous !

On va tous mourir !

Zarratrice : C'est le gros bazar. Tout le monde se pousse dans tous les sens. Le lapin continue de courir et disparaît. Le vieux a fait tomber la tête masquée, il la ramasse.

Le vieux *à la tête masquée* : Je suis désolé ! Je suis désolé !

Les pompiers *criant* :

- De la colle.
- Des pinces à linge.
- Pin Pon Pin Pon
- Du gros scotch.
- De la glue
- Vite ! Vite !

La tête masquée : Stop ! C'est mon corps, c'est moi qui décide ! On va commencer par le début : ma tête au dessus de mon corps, mon corps en dessous de ma tête. Après vous allez me pousser très fort dans le trou entre les épaules et ça devrait tenir jusqu'à la maison.

Zarratrice : Tout le monde se met au travail. Le vieux porte la tête masquée, les pompiers rapprochent le corps.

Pompiers : On est prêts !

Tête masquée : À la une, à la deux,

Bruits lointains.

Zoé crie : J'arrive maman ! Avec une voix normale. Qu'est ce que je disais...

Tête masquée : À la une, à la deux, ...

Bruits lointains.

Zoé crie : Oui, j'arrive !

Tête masquée : Bon, à la deux, non, ... À la une, à la deux, à la trois !

Zoé enfonce la tête de sa poupée dans le corps et... ça ne tient pas. La tête retombe. Zoé se lève, rajuste son masque et disperse du bout du pied les trois masques usagés qu'elle avait installé en montagnes. Elle fourre dans son sac son vieux playmobile , le camion de pompiers, le lapin, les deux tasses en plastique et court vers sa mère.

Zoé : Maman !

Elle montre ses mains à sa mère, le corps de la poupée dans l'une, la tête dans l'autre.

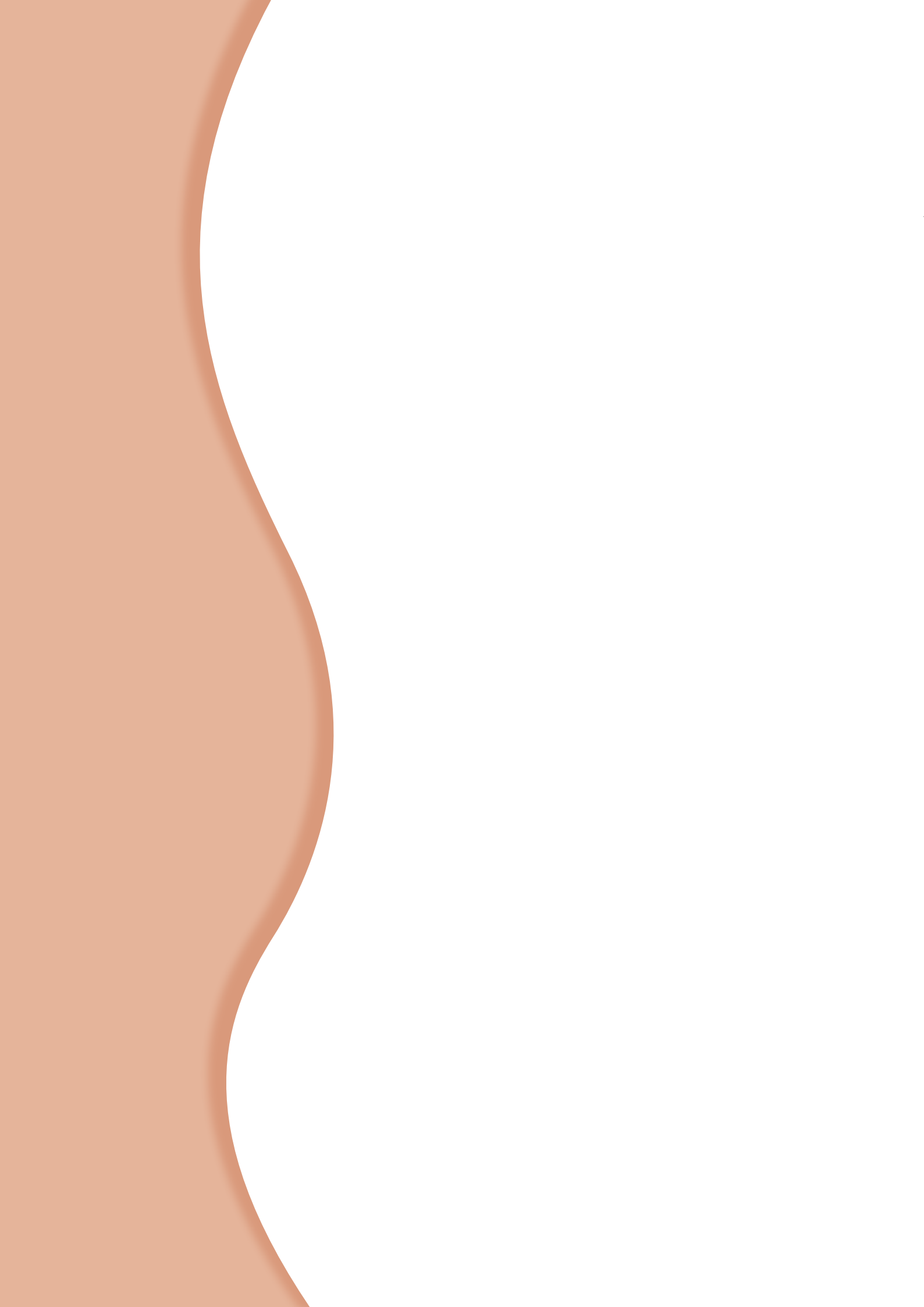
La maman masquée : Qu'est ce qui s'est passé ?!

Zoé : J'arrive pas à retirer le masque.

La mère *lassée* : Le masque ne s'enlève pas, c'était écrit sur la boîte ! Allez, tu désinfectes ta barbie covid et tu la mets dans ton sac. Il faut qu'on rentre de toutes façons. On verra ce qu'on pourra faire quand on sera ...

Elles s'éloignent, l'écho de leur discussion disparaît peu à peu. Il ne reste plus dans le square que le ballet des masques usagés dans le vent.

Fin





QUAND ÇA VA UN PEU BIEN

de *Bernard BRETONNIERE*

Paroles de demandeurs d'asile au temps du corona

ADAM (Syrien). — Pour la première journée du confinement, au squat, on a passé notre temps à dormir. On ne sait pas quelles occupations trouver pour les autres jours.

HAMADOU (Ivoirien). — Le temps passait pas vite pendant le confinement. Je jouais un peu au foot et je faisais des exercices physiques dans le jardin de ma famille d'accueil, toujours tout seul. T'as envie de voir les copains, mais t'as pas le droit de sortir.

LILIA (Kurde). — Le virus, je m'en fous ! La rue, c'est beaucoup plus dangereux ! Avec mon mari, on attendait une solution très proche, mais, depuis la pandémie, les structures d'hébergement refusent les migrants ! Comme s'ils étaient plus touchés et plus contagieux que les autres ! Finalement on a trouvé refuge sous une tente, de l'autre côté du périphérique.

JEAN-MARIE (Camerounais). — Ma femme et mes jumelles de quatre ans ont été prises en charge par l'Ofii* ; elles sont hébergées dans un centre en région parisienne. Moi, j'ai été débouté de ma demande d'asile. J'ai pas pu rester avec elles, je suis dans un autre centre, pas très loin. Avant, on se donnait rendez-vous dans la rue, on allait faire nos courses ensemble, je passais du temps avec elles puis chacun rentrait dans son centre. Mais avec le confinement, je ne peux plus les voir ; on se parle en visio.

* Office français de l'immigration et de l'intégration.

ABDOULAYE (Ivoirien). — Pendant le confinement, tu fais toujours la même chose : tu te couches, tu te lèves, tu regardes la télé, tu fais les devoirs que l'école t'a donnés, tu dois les renvoyer par mail ou sur papier et c'est chaque fois galère !... On est quatre dans la chambre, la plus petite chambre de tout l'hôtel ; il n'y a qu'une chaise, et une table minuscule. Avec nos quatre valises par terre, on ne peut presque plus aller jusqu'à la douche. Le soir, je vais courir autour du château, à moins d'un kilomètre, avec mon autorisation.

LE CHOEUR. —

*Les Parisiens les plus nantis,
Rejoignent, souriants et pépères,
Leurs résidences secondaires :
Premiers de cordée à l'abri !
Premiers de corvée au turbin
Télé-travail pour les cols-blancs
Le boulot sale, fatigant,
C'est pour nous autres « clandestins » !
Ils laissent leurs logements vides
Quand tant de gens vivent dehors.
Ils pourraient les prêter, dès lors,
Aux réfugiés, aux apatrides.*

OMAR (Tchadien). — En Libye, j'avais tenté de m'évader de prison et j'avais reçu plusieurs balles dans les deux pieds. L'opération du pied droit avait été programmée pendant le confinement, mais elle a été reportée, sans date. L'hôpital m'a dit qu'il me tiendrait au courant une fois la crise sanitaire terminée. J'attends toujours.

MOUNIR (Tunisien). — Dans notre squat, on respecte les gestes barrières, on se lave les mains et personne n'est malade... Quand le confinement sera levé, ce serait inhumain de nous expulser avec des femmes et des enfants. Oui, nous sommes des étrangers, mais la préfecture doit savoir qu'avant tout nous sommes des êtres humains.

MAMADOU (Guinéen). — L'association qui nous aidait à trouver des « hébergements citoyens » a tout arrêté en raison des risques de propagation du virus. La Cimade* aussi a fermé son local et annulé ses permanences, les Restaurants du coeur ne fonctionnent plus. Alors, nous sommes enfermés dehors, complètement seuls, abandonnés. On ne va peut-être pas mourir du corona, mais on va mourir de faim. Je n'ai pas fait le voyage pour mourir ici...

** Comité inter-mouvements auprès des évacués, association de solidarité active et de soutien politique aux migrants, aux réfugiés et aux déplacés, aux demandeurs d'asile et aux étrangers en situation irrégulière.*

LE RHAPSODE. —

Mais encore : Velibor, Victor, Aïssa, Elsa, Eduardo, Monico, Mahmoud, Mouloud, Djamila, Thekla, Diamady, Sidy, Rahim, Ibrahim, Aya, Inaya, Simon, Platon, Abderrahmane, Ousmane, Adil, Serpil, Amina, Marina, Alssadik, Taoufik, Ahmad, Jawad, Kilani, Megumi, Anwar, Boubakar, Ibou, Aïssatou, Camara, Elira, Sebastião, Tierno, Farida, Jouarda, Gassime, Ghérasim, Jamel, Kamel, Glafira, Sandra, Diaby, Willy, Oumarou, Salimou, Alketa, Koita, Najeh, Saleh, Abdourahmane, Alhassane, Silvia, Sonia, Youssouf, Kaddour, Archag, Zyarmac, Nedjib, Saqib, Paolo, Pellegrino, Maria, Zahia, Arouban, Ayan, Marcel, Michael, Linda, Massamba, Amin, Angelin, Amal, Iqbal, Alhama, Ibrahima, Mokhsine, Yaguine, Iskandar, Négar, Hans, Ivan, Zabi, Lonceni, Fatika, Noka, Fabio, Pablo, Issam, Wissam, Fodé, Ziadé, Milad, Sadjad, Camillo, Djibo, Fatoumata, Irina, Driss, Eurydice, Hassan, Julián, Piotr, Rudolf, Fawzia, Olivia, Ludwig, Rachid, Renzo, Riccardo, Armas, Younas, Abdelmalek, Marek, Missak, Moubarak, Abeti, Zinovi, Kenza, Luminitza, Gao, Mauro, Nohad, Souad, Iacob, Joyce, Amar, Armas...

IDRISS (Centrafricain). — Le corona, ça fait peur, ça fait très peur ! Je regardais les actualités sur mon smartphone, il y avait tellement de morts ! J'avais peur d'être contaminé, je prenais ma température tous les jours, je suis allé voir le médecin trois fois en un mois ; il m'a dit : « Tu as seize ans, tu es costaud, tu ne risques rien » Mais je marchais toujours avec la peur. Toutes les semaines, Médecins du monde et le Secours catholique me téléphonaient pour me demander si je tenais le coup.

AÏCHA (Ivoirienne). — Je suis demandeuse d'asile. C'est pas facile* d'être confinée dans ma minuscule chambre d'hôtel avec mon fils d'un an et demi. C'est étouffant ! Avant, on sortait quelques heures au parc, mais même ça, c'est plus possible aujourd'hui. Je vais peut-être pouvoir supporter le confinement quinze jours, après... je sais pas... je sais pas comment on va tenir.

** Voir plus loin la note de la réplique de Dolfin.*

DJIBRIL (Sénégalais). — On m'a montré un article de magazine* où les migrants sont accusés d'être responsables de l'arrivée du coronavirus en Europe. C'est toujours nous les responsables de tout : du chômage des Français, de leurs maladies, des incivilités, des fraudes, du vandalisme, de la délinquance, du terrorisme... de tout ! J'ai même entendu dire que les poux viennent des pays musulmans !**

** Valeurs actuelles, 10 février 2020 (titre : « Coronavirus : Comment la mondialisation et les migrations favorisent la propagation des épidémies »).*

*** Selon le témoignage de Claire Audhuy, autrice de Cent-vingt jours à Hénin- Beaumont (Rodéo d'âme Éditeur, 2018), dans les écoles de cette commune administrée par le Front national, les poux sont dits « marocains » (et « coriaces » !), supposés donc être apportés par les immigrés du Maghreb.*

LE CHOEUR. —

*« Ça vient des migrants, c'est certain,
Glapissent les identitaires :
Il fallait fermer les frontières,
Renvoyons-les dans leurs confins ! »
Tout va mal sur la terre ronde
Le globalisme est ébranlé,
L'économie contaminée,
Qui font craindre la fin du monde.*

SULEYMAN (Malien). — Dans notre foyer, 90 % des résidents ont perdu leurs petits boulots à cause du confinement. On survit grâce aux bénévoles qui viennent distribuer des repas, mais on peut pas payer nos loyers. Aucun gestionnaire de la société n'est venu nous rencontrer. Ils ont fermé les cuisines et les sanitaires sur plusieurs étages et nous sommes envahis par les cafards et les punaises de lit, mais il y a jamais de désinfection.

VALÉRIE (Française, bénévole). — Parce qu'ils n'ont pas de statut légal, les sans-papiers, qu'ils aient travaillé ou non, vivent cette période de confinement dans l'insécurité sanitaire et financière. Cela dit, les procédures en justice ont été suspendues le temps du confinement. Les récépissés de demandes d'asile qui se retrouvent périmés restent donc provisoirement valables.

DOLFIN (Guinéen). — Je vis dans un studio avec trois autres exilés. C'est pas facile de ne pas pouvoir sortir, amu sönèya* !... Alors, je me suis mis à écrire des poèmes, j'essaie de me concentrer, et je lis aussi beaucoup de livres. Les autres, ils n'aiment pas lire, ils regardent tout le temps la télé. Tous, on attend des papiers, des réponses, des courriers, des convocations, des rendez-vous, mais rien ne vient : on est en panne.

* « Amu sönèya », en soussou, signifie c'est pas facile, euphémisme de « a khörökhö » (c'est difficile) ; les Subsahariens francophones, par respect pour leurs interlocuteurs qu'ils ne veulent pas inquiéter, sont familiers des tournures euphémiques : en réponse à la question « Comment vas-tu ? », un « Je vais un peu » signifie, en réalité : Je vais mal ; et à la question « Est-ce que ça va bien », ils répondent sur le même mode « Ça va un peu bien » (voir ci-après la réplique de Moussa). Ainsi, leurs « c'est pas facile » doivent être traduits par : c'est difficile, très difficile.

LE CHOEUR. —

*Que peut-on lire pour qu'on tue
Les heures quand on est enclos ?
Épidémie du grand Mirbeau
Ou La Peste d'Albert Camus.
Et à la faveur du Covid,
Revenons aux Anciens : Platon
Sophocle, Eschyle, Cicéron,
Virgile, Homère ainsi qu'Ovide.*

ADAMA (Guinéenne). — Pour la nourriture, je n'ai pas eu de soucis. À chaque début de mois, quand je reçois les 295 euros de l'Ofii, je pars faire le plein. La seule différence, c'est que ce mois-ci j'ai acheté deux gros sacs de riz. Avec ça, je devrais m'en sortir jusqu'au mois prochain.

TAMINOUE (Togolais). — J'avais un rendez-vous avec l'Ofpra* mais, à cause du confinement, il a été reporté. J'ai déposé ma demande d'asile il y a un an...

** Office français de protection des réfugiés et apatrides.*

SISSOKO (Malien). — Je suis hébergé dans un centre en banlieue parisienne. Je reste toute la journée dans ma chambre. C'est pas facile*... je suis pas habitué à rien faire. En temps normal, je suis bénévole au Secours populaire, mais là, je peux plus y aller. J'ai des amis pour qui c'est pire : ils vivent dans la rue à Paris, c'est très compliqué... Ils appellent le 115**, mais c'est toujours occupé. Quand ils arrivent à avoir quelqu'un et qu'ils sont logés, peut-être une fois sur cent, le lendemain matin ils sont remis à la rue et savent pas où aller. Avant, ils passaient leur journée à la bibliothèque de la Porte de La Villette, mais maintenant, c'est fermé. La maladie a tout gâté.

** Voir plus haut la note de la réplique de Dolfin.*

*** Numéro téléphonique du SAMU social, par lequel les sans-abri peuvent demander un hébergement d'urgence... rarement disponible.*

LE CHOEUR. —

*Les médecins comme des fauves
Se querellent sur les remèdes :
« Le tien est nul, mais le mien aide,
Toi tu les tues, moi je les sauve. »
Tel professeur s'est mis le doigt
Dans l'oeil en affirmant lundi
Ce qui mardi est démenti :
On nage en plein n'importe quoi.*

MARGOT (Française, bénévole). — J'ai lu dans un journal britannique que des centaines de migrants, dans le sud de l'Arabie saoudite où ils ont été déportés, où ils survivent dans des conditions inhumaines, sont accusés de propager le Covid- 19. Abdi, un Éthiopien qui a été enfermé dans un centre de détention pendant plus de quatre mois a témoigné : « C'est l'enfer ici. Nous sommes traités comme du bétail et battus tous les jours. »

KALEB (Éthiopien). — Je suis toujours en Libye où on est exposé à tous les dangers. On n'a pas accès aux hôpitaux. On a donc très peur du corona. Comment nous protéger ? Malgré le virus présent en Italie, on pense que ce pays est plus sûr que la Libye. En Italie on serait mis à l'abri de la contamination.

WAËL (Syrien). — Ici, à Calais, les distributions de nourriture ont été réduites et on n'a plus de points d'eau... pas un seul dans toute la ville. Depuis quelques jours, les bus, quand ils voient des migrants, ils s'arrêtent plus ! On se sent interdit partout.

LE RHAPSODE. —

*Et aussi : Kossi, Koffi, Amara, Abdallah,
Dramane, Dhrubo, Arnaud, Abdurahman,
Adnaan, Alkhaly, Bilaly, Inna, Nina, Abou,
Amadou, Joséphine, Yacine, Soriba, Yolanda,
Abayo, Adebayo, Almamy, Mory, Moustapha,
Youssoupha, Khalil, Fadhil, Hamed,
Mohamed, Mahamad, Muhammad, Asma,
Fatima, Alghaliy, Vassily, Ameer, Peter,
Dima, Silima, Thanh, Tahanii, Djaili,
Mahad, Riad, Alberto, Arturo, Andrzej,
Abdelkader, Noorulah, Tsilla, Sow,
Wladyslaw, Bogdan, Suzanne, Anna,
Yasmina, Karim, Nedim, Amaldo, Gerardo,
Assia, Lamia, Abdelgadir, Naïr, Clément,
Loránd, Diana, Verena, Idir, Saimir, Inès,
Johannes, Monica, Reza, Joris, Izis,
Constantin, Prince, Hawa, Bouchra,
Boualem, Belkacem, Abir, Vladimir, Elmira,
Samira, Djamel, Gaël, Abdelmadjid, Ossip,
Victoria, Lokua, Kodjo, Mario, Nacera,
Flora, Lilian, Tzvetan, Ismail, Saïd, Salia,
Tania, Sedef, Seyhmus, Milan, Nazand,
Alpha, Sarah, Abderamane, Marjane, Gibril,
Virgil, Ilias, Abbas, Amine, Salim, Salifou,
Fatou, Najib, Habib, Hereba, Baba, Cem,
Cheb, Kinoube, Abnousse, Mouss, Mouhoub,
Fadwa, François, Tchéky, Mercy...*

OUMAR (Guinéen). — Rien n'a changé pour nous, les migrants. Dans le squat, nous vivons toujours entassés les uns sur les autres, nous n'avons rien pour nous protéger.

JOSEF (Soudanais). — Est-ce que les maraudes et les distributions alimentaires vont continuer ? Il y en a de moins en moins. Personne ne nous a rien dit, mais si les regroupements sont interdits, il n'y en aura plus. Les restaurants solidaires ferment, ça va devenir invivable.

SULEYMAN (Soudanais). — Dans le centre où je suis hébergé, on respecte les distances : on se parle à un mètre l'un de l'autre. Mais on ne nous a rien donné pour nous protéger du virus... chaque personne doit elle-même acheter son savon. Le centre devait fermer à la fin du mois, mais avec le confinement, je ne sais pas si ça va se faire... nous n'avons aucune information...

LE CHOEUR. —

*Mais aux fabricants de savons
Et de gel hydro-alcoolique :
Corona est très bénéfique :
De dingue ils se font un pognon !
Si le jogging est défendu,
L'immobilisation aussi :
Même amende si t'es assis
Sur un banc ou si t'as couru.*

MARTINE (Française, bénévole). L'État ordonne aux gens de rester confinés chez eux, mais il ne fait pas son boulot pour ceux qui n'ont nulle part où se loger. Je me demande ce que nos gouvernants ont à la place du cœur.

MOUSSA (Guinéen). — Si ça va bien ? Ça va un peu bien*... C'est ça, le confinement : tout le temps tu restes là, tu es assis et, pourtant, tu te sens fatigué.

** Voir plus haut la note de la réplique de Dolfin.*

JOËL (Ivoirien). — C'était pas drôle, on n'avait pas le droit de sortir de l'hôtel, sauf pour aller manger au FJT*, le midi à onze heures et le soir à dix-huit heures ; il fallait respecter les gestes barrières avec une seule personne par table et la file d'attente était tellement longue qu'elle dépassait dehors. À l'hôtel le patron et la patronne sont gentils, ils nous aident chaque fois qu'on a besoin de quelque chose, même pour les papiers, ils nous ont donné des masques sans qu'on leur demande, on les appelle « papa » et « maman ».

** Foyer de Jeunes travailleurs.*

LE RHAPSODE. —

*FPP1, FPP2, FPP3, masques ! RT-PCR,
TDR, RT-LAMP : tests ! Gants, pangolin,
pandémie, cardiomyopathie, collapsologie,
Quensy, Axemal, maladie émergente, Wuhan,
WeChat, chauve-souris, Raoult, groupe
contrôle, groupe témoin, patient zéro,
cohorte comparative, chloroquine, hydroxychloroquine,
Nivaquine, Savarine, Dolquine,
azithromycine, Buzyn, vaccin, cas contact,
contact tracing, contact à distance, distanciation
sociale, distanciel, présentiel, démerdentiel,
usage compassionnel, Tedros
Adhanom Ghebreyesus, virus, coronavirus,
covid, comorbidités, The Lancet, grippette,
microgouttelettes, click and collect, commerces
non essentiels, cas contact, mesures
barrières, super-spreader, cluster, Lopinavir,
Ritonavir, Remdésivir, virologue, infectiologue,
épidémiologiste, immunologiste, microbiologiste,
complotiste, conspirationniste,
rassuriste, Vérant, randomisé, immunité,
voies aériennes basses, syndrome de détresse
respiratoire aiguë, respirateur, charge
virale, gasp, Gilead, Plaquénil, oxgénorequérant,
Ordipha, Zithromax, antivax,
antipaludéen, antirétroviral, antigénique,
sérologique, covidosceptique, orage cytokinique,
conditions sanitaires, prélèvement
salivaire, analyse moléculaire, SARS-CoV-2,
Sanofi, Salomon, intubation, réanimation,
aérosolisation, écouvillon, attestation de
déplacement dérogatoire : confinement !
déconfinement ! reconfinement !*

CYPRIEN (Rwandais). — Ah mais oui, je voudrais bien me confiner, moi, avec ma femme et notre garçon ! On demande que ça, être confinés ! Mais chaque fois que j'arrive à avoir le 115, c'est la même réponse : aucune place disponible. Toute la semaine dernière, on était dans l'appartement d'une famille partie en vacances. Mais ils sont revenus... Maintenant, à cause du virus, les gens ont peur de partager leur logement, ils ont peur de la contagion. En période de confinement on n'a pas le droit d'être dans la rue, il est interdit de sortir, mais tous les trois nous sommes dehors...

HUGUES (Français). — Dans le Cada* que je dirige, j'ai été agréablement surpris de l'acceptation des mesures sanitaires par nos résidents. Ils ont parfaitement appliqué les distanciations et respecté le confinement. Certains, comme les Afghans, avaient déjà vécu des couvre-feux dans leur pays, et les Subsahariens ont connu chez eux le virus Ebola ; il n'y a donc pas d'incompréhension de leur part, ils ont l'habitude d'obéir aux règles. France terre d'asile avait anticipé la crise et acheté gants et masques en amont, ce qui nous a permis de fournir les résidents dès l'annonce du confinement ; chacun a également reçu un thermomètre, du savon et des boîtes de mouchoirs en papier.

** Centre d'accueil pour demandeurs d'asile.*

FOFANA (Ivoirien). — Il me restait quatre semaines de stage à faire, dans l'entreprise où j'avais commencé. Mais en raison de la situation sanitaire, le patron a dit qu'il ne pouvait pas faire travailler deux stagiaires en même temps. C'est moi qu'il n'a pas gardé. Mon stage fait partie de la formation, il est évalué et donc obligatoire. Je vais sûrement perdre mon année. De toute façon, je perds tout : j'avais les meilleures notes de toute la classe en troisième, je voulais aller au lycée général, je voulais devenir avocat ou médecin, mais on m'a obligé à aller en nettoyage.

LE CHOEUR. —

*Distanciez-vous socialement
Gardez entre vous deux-trois mètres
Ne crachez pas sur les ancêtres :
Dans votre coude seulement.
Heureux labos de chloroquine
Mylan, Novartis, Sanofi :
« Petit, petit, viens par ici
Nous soignons le virus de Chine ! »*

BOUBEKEUR (Nigérien). — Avant le confinement, j'allais régulièrement me promener le long de la rivière, ça me faisait du bien, ça me permettait de penser à autre chose. Mais maintenant, je reste enfermé sans rien avoir à faire... C'est douloureux parce que je n'arrête pas de repenser à ce que j'ai vécu en Libye.

MARIE (Française, psychologue). — Les demandeurs d'asile entendent dire qu'il faut se laver les mains avec du savon ou du gel hydro-alcoolique cinq fois par jour... Mais comment faire quand on vit dans la rue ? Pour ceux qui sont hébergés sans être accompagnés, remplir une attestation de sortie dans une langue qu'ils lisent et écrivent avec difficulté, c'est parfois impossible ; ils n'ont pas non plus de quoi prendre leur température. Ils se perdent avec les médicaments, n'arrivent pas à comprendre qu'on leur donne du paracétamol quand ils réclament du Doliprane. Ils ne peuvent plus aller à l'hôpital, une des rares institutions sécurisantes pour eux, un lieu d'ancrage où ils ne craignent rien, où on les soigne gratuitement, où on écoute leur corps malmené. C'est toujours à l'hôpital qu'ils se rendent quand ils sont inquiets ou angoissés, quitte à attendre huit heures aux urgences. Et voilà qu'on leur dit : « Si vous vous pensez atteint du Covid, n'allez pas à l'hôpital, appelez le 15*. » Pour certains qui ont connu des situations carcérales, être contraint dans un espace confiné provoque de sévères reviviscences de leur traumatisme, et les plonge dans une angoisse majeure. J'ai un patient très dépressif qui ne supporte pas l'idée de ne plus pouvoir sortir. Et quand ils sortent, la multiplicité des contrôles policiers ravive chez eux un sentiment de surveillance et d'insécurité qu'ils ont pu connaître auparavant dans les pays qu'ils ont traversés ; elle exacerbe également la peur d'être placés en centre de rétention pour ceux qui ne possèdent pas de papiers à jour.

** Service d'aide médicale urgente (SAMU).*

LOKENATH (Bengali). — Maintenant, le restaurant pour les MNA* où je vais déjeuner chaque jour nous donne notre repas dans une boîte en carton, et on va manger dehors, sur des bancs, un seul par banc.

** Mineurs non accompagnés.*

LE CHOEUR. —

*On soupçonne le pangolin
La chauve-souris ou le rat,
Mais n'est-ce en vérité l'État
Qui a fabriqué le venin ?
Plus d'intérêt et plus un sou,
Enfermés sans pouvoir rien faire,
Ou dehors, en tous lieux précaires :
Nous tournons en rond, tournons fous.*

SANOUSY (Guinéen). — Moi, j'ai carrément pété les plombs. J'en pouvais plus de plus pouvoir sortir depuis quinze jours, je tournais en rond dans ma chambre, j'étais sûr que j'allais devenir fou ! Alors je suis parti pendant cinq heures de temps, sans autorisation et sans téléphone. Quand je suis revenu, monsieur Yves qui m'hébergeait était très inquiet et très en colère, alors je me suis débrouillé pour aller chez quelqu'un d'autre de sa famille, dans une maison vide, et là, j'ai pu sortir autant que je voulais !

CORINE (Française, bénévole). — Dans les centres, les hôtels, les personnes prennent souvent les repas toutes ensemble, elles ne sont généralement pas réparties dans les chambres en fonction de leurs facteurs de vulnérabilité, les distances physiques préconisées ne peuvent pas être respectées... Quant aux gymnases, il faudrait tout simplement qu'on cesse d'y pratiquer des hébergements ; mais ça continue encore aujourd'hui. On constate que des migrants ont été contaminés dans les lieux où ils avaient été « mis à l'abri » par les autorités, que ces « mises à l'abri » ont créé des clusters !

SALAH (Irakien). — À l'hôtel il y a un étage pour les négatifs, un étage pour les positifs. On a tous été testés. Moi j'étais négatif alors on m'a changé d'étage. Comme l'école était fermée, j'avais des cours à distance, sur mon smartphone... ça marchait mal, j'y arrivais presque jamais, je pouvais pas faire tout ce qu'on me demandait et ça buguait ; j'ai demandé qu'on me prête un ordinateur, mais j'en n'ai pas eu. Pour manger, l'association* nous donnait des bons et on allait, juste à côté de l'hôtel, chercher des tacos. Tous les jours des tacos !

** Les Conseils départementaux ont pour mission de protéger les mineurs isolés qui ne bénéficient pas de la nationalité française et sont privés de toute autorité parentale. Ils mandatent alors diverses associations pour organiser la mise à l'abri des exilés reconnus mineurs.*

LE CHOEUR. —

*Chaque Français devient champion,
Virologue ou infectiologue,
Il donne son avis, il bloque
Contre ou pour telle solution.
Qui écouter ? On ne sait plus :
Le ministre ou les praticiens ?
Docteur Truc ou docteur Machin ?
Monsieur Toulmonde est tout perdu.*

ALSENY (Guinéen). — Avec le ramadan pendant le confinement et avec les mosquées fermées, il a bien fallu s'adapter : on a fait les tarawih* à la maison ; d'autres les font en temps de guerre ou en prison ; pour nous, oui, c'est moins grave, je n'en disconviens pas**. Mais c'était un peu triste quand même, ce ramadan, parce que l'iftar***, c'est social, convivial, festif, on s'invite les uns chez les autres, souvent en grand nombre... C'est l'occasion de réunir la famille, de discuter, de prier et de manger ensemble... Avec le confinement, c'est une partie de l'esprit du ramadan qui se perd.

** Prières quotidiennes du soir pendant le mois de jeûne du ramadan.*

*** Cette formulation « je n'en disconviens pas » est très habituellement employée par les Subsahariens francophones.*

**** Repas quotidien de rupture du jeûne pris après le coucher du soleil, à l'heure définie chaque soir par les autorités religieuses.*

LAURA (Béninoise). — Mon diplôme d'infirmière n'est pas reconnu en France, mais j'ai quand même cherché un travail et j'ai été prise comme aide-soignante dans un Ehpad. J'étais responsable des malades atteints du Covid. Je faisais donc partie de celles et de ceux que les Français applaudissaient tous les soirs à vingt heures, j'en étais fière. J'ai risqué ma vie dans mon travail, je me suis donnée à fond, je n'ai jamais compté mes heures. J'ai reçu la prime de mille euros ; de ça aussi j'ai été fière... Mais aujourd'hui, mon parcours n'est pas pris en compte : le renouvellement de mon titre de séjour a été refusé et je suis menacée d'expulsion par une OQTF* au motif que je n'ai pas de famille en France ni de « liens privés anciens ». Je n'ai plus rien chez moi, j'ai tout recommencé à zéro ici, avec ma belle-famille française qui m'accompagne et me soutient depuis la mort de mon mari. J'avais signé un contrat d'intégration républicaine et je veux reprendre des études pour redevenir infirmière. Cette décision est en train de me détruire. Où sont passées les valeurs de la France ?

** Obligation de quitter le territoire français, mesure administrative d'éloignement des étrangers notifiée par les préfets.*

NASIM (Kurde). — Franchement, on en a eu vite marre du confinement : se reposer, au bout de deux semaines, ça suffit ! j'étais pressé de retourner travailler. De temps en temps, on sortait après le repas et les prières pour se rassembler, boire un thé... on avait toujours peur de se faire emmerder par les policiers ; souvent, ils sont méchants.

LE CHOEUR. —

*Nous voilà donc bouches cousues
Derrière masques et visières,
Redoutant la gent policière
Ses bavures et ses bévues.
Les livreurs appelés bikers,
Souvent migrants que l'on exploite,
Transportent de la bouffe en boîtes
Pour Deliveroo ou Uber.*

MAMBA (Sénégalais). — La majorité des sans-papiers sont employés dans la restauration et le nettoyage. Moi, c'était la restauration où je travaillais avec les papiers d'un ami. Avec le confinement, c'est fini, terminé ! Je gagne plus rien et j'ai pas d'allocation. C'est pour ça que je suis allé manifester avec mon tee-shirt de la Marche nationale des sans-papiers ; il faut qu'on se regroupe pour défendre nos droits.

CAROLINE (Française, bénévole). — Les rendez-vous avec les étrangers qui viennent d'arriver en France sont annulés pendant le confinement, si bien que ceux qui n'avaient pas encore déposé leur demande n'ont accès ni à l'allocation d'attente ni à un hébergement. Ce sont donc des personnes qui n'ont rien et qui n'existent pas : des sans-papiers qu'on stigmatise en les appelant des « clandestins ». La France aurait dû régulariser temporairement les demandeurs d'asile, comme l'a fait le Portugal. Ils pourraient ainsi bénéficier d'une couverture santé. Beaucoup d'entre eux arrivent chez nous malades, avec des troubles post-traumatiques qui nécessitent des soins.

ABILIO (Angolais). — Côté logement et nourriture ça va, mais tout le reste... c'est compliqué. Par exemple pour laver notre linge : il n'y a pas de machine pour nous, à l'hôtel, et la laverie solidaire est fermée, presque tous mes habits sont bloqués là-bas, et pour combien de temps ? Personne ne sait !

LE CHOEUR. —

*Combien la crise sanitaire
Engendre les plus fols délires !
Ici et là on entend dire :
« Ce virus est imaginaire ! »
Tous très naïfs, nous nous disions :
Ce truc va durer deux-trois mois...
Mais le nouveau virus, sournois,
Joue sans fin les prolongations.*

JEAN (Français, avocat). — Juste après le décret du confinement, deux mineurs isolés étrangers ont été mis à la rue sous prétexte de tests osseux* qui les considéraient comme majeurs. Dans une décision en urgence, la Cour européenne des droits de l'Homme a enjoint l'État français de les remettre à l'abri ; ils sont à présent dans un hôtel. Il apparaît scandaleux que des collectivités publiques mettent des enfants à la rue en utilisant des tests dont tous les médecins savent qu'ils n'ont pas la moindre fiabilité scientifique.

** Ces tests d'âge sont considérés par l'Académie nationale de médecine comme « ne permettant pas une distinction nette » tandis qu'ils sont rejetés par Médecins du monde et la plus grande part du corps médical. Ils sont encore dénoncés par la Ligue des droits de l'Homme, le Gisti (Groupe d'information et de soutien des immigré-e-s), la Cimade et de nombreuses associations. La fourchette d'estimation varie en effet, selon les sources, de dix-huit mois à... six années ! (« Quatre ans minimum et six ans maximum » selon une étude citée par la Société européenne de radiologie pédiatrique, soit, par exemple, un âge situé entre 14 et 20 ans !)*

GRACE (Nigériane). — Je suivais des cours de français donnés par des bénévoles dans une salle municipale, mais elle a été fermée à cause du corona. Maintenant, quand il ne pleut pas, on va dehors avec nos enseignants, là où il y a des bancs. Alors que les écoles, elles, sont ouvertes, avec souvent trente élèves dans la classe ; si j'avais pu être scolarisée, j'aurais toujours des cours...

BINA (Érythréen). — Je suis arrivé en France il y a trois mois. Un ami m'a aidé, mais au bout de quelques jours je n'avais plus nulle part où dormir. Quand ce nouveau squat a été ouvert par une association, j'y suis allé. La mairie a promis qu'elle nous livrerait des masques et des kits d'hygiène...

LE CHOEUR. —

*Les avions sont cloués au sol,
Les oiseaux reprennent leurs chants,
Ce sont des trilles qu'on entend,
Dans la rue, rares les bagnoles.
Les ambulances crient pin-pon !
À une fréquence inquiétante
De Wuhan à Paris, à Nantes :
Direction réanimation.*

SALIF (Guinéen). — C'est le ministre qui m'a envoyé des masques ! Cinq masques réutilisables, lavables vingt fois. Avec une lettre et sa signature, avec « Bien cordialement » écrit à la main ! À l'adresse de ma famille d'accueil, je ne sais pas comment il l'a eue... J'ai vu ça, aussi, sur Internet, que Jonson, un demandeur d'asile ivoirien qui vit dans un centre d'hébergement à Paris fabrique, avec l'aide d'autres résidents, trois cents masques par jour ; à Abidjan, il était couturier.

SAM (Érythréen). — Depuis mon arrivée en France, au début du corona, ni moi, ni ma femme, ni notre fille d'un an n'avons pu bénéficier d'une place d'hébergement, sauf trois nuits chez des personnes qui ne veulent plus de nous à cause du risque sanitaire. Je commence à perdre espoir.

LAMINE (Ivoirien). — Je devais rester quatre semaines dans cette famille du réseau associatif, on avait signé une convention de gré à gré. Le confinement est arrivé et j'ai eu peur d'être remis dehors. Mais non, ils ont été gentils, je suis resté jusqu'à la fin : sept semaines en tout ! Ça s'est très bien passé ; on a sorti tous les jeux de société : dominos, petits chevaux, nain jaune. Aux drapeaux des pays, je gagnais toujours : je les connais tous ! Grâce aux équipes de foot ! Chaque soir, avant de dîner, on faisait de la gymnastique dans le jardin. Pour me faire plaisir, ils ont fait griller du bouffi et c'est vrai que ça ressemble à notre konkoé !*

** Mâchoiron africain (Arius africanus), sorte de poisson-chat (famille des Ariidae) fumé très apprécié des Guinéens, mais assez coûteux.*

LE RHAPSODE. —

*J'ajoute : Kaouther, Kader, Karamba,
Samba, Ciro, Santiago, Abdellatif, Arif,
Leïla, Noella, Cheikhoun, Haroun, Losseni,
Sami, Kostas, Ermias, M'mha, Malika,
Mahamadou, Sadou, Sekou, Boubacar,
Aboubakar, Hiam, Myriam, Fayza, Hamza,
Khadem, Katyelem, Azadée, Mélinée,
Mariétou, Aliou, Aliona, Sokhna, Merih,
Antoni, Antonio, Amedeo, Issa, Elitza,
Shergul, Seyoum, Ladj, Negash, Fathy,
Salpy, Abdellah, Hala, Allassane, Moseab,
Zineddine, Alsadig, Chochana, Katerina,
Andreï, Wajdi, Salvador, Taos, Attiquallah,
Tanella, Katalin, Yasin, Alvie, Tobie, Chiara,
Mira, Dimitri, Fitiwi, Joseph, Youssef, Boris,
Loris, Abebe, Aké, Katoucha, Rachida, Ariel,
Karel, Eglal, Fazal, Rogi, Rougui, Olga,
Jadwiga, Jurgis, Vassilis, Fred, Yessel,
Judicia, Mania, Malick, Melike, Fernando,
Francisco, Abdelhaq, Michal, Alfredo,
Celestino, Azzedine, Tamin, Eslam,
Tammam, Ablo, Thierno, Hakim, Khadim,
Aleksandra, Léonora, et cetera, et cetera,
et cetera.*

OUSSENI (Ivoirien) (jouant volontairement sur le mot « temps »). — Pendant tout le confinement, il faisait beau temps... mais le temps était lent.

CLAUDIE (Française, juriste, militante humanitaire). — Des mesures de refoulement aux frontières terrestres et maritimes ainsi que des mesures d'enfermement ont été adoptées en toute discrétion pendant la pandémie. Elles sont contraires au droit et aux accords internationaux, mais on fait croire à l'opinion publique qu'elles ont été décidées « pour la sécurité des personnes ». Avant la pandémie, on agitait la menace de l'ordre public et du terrorisme ; maintenant, c'est la santé, au prétexte qu'« il faut nous protéger et... protéger les migrants » !

OCTAVIE (Congolaise de RDC). — Avec le confinement, j'ai tout perdu : mon travail au black de garde d'enfant et le logement qui allait avec. On me payait pas grand-chose, mais je mangeais et j'avais un toit. Avec le confinement, on n'avait plus besoin de moi. J'ai appelé le 115 tous les jours, mais il n'y avait jamais de place pour moi. J'ai dû partir m'installer dans un nouveau campement de migrants, en plein Paris, sans tente, juste avec une couverture... Je n'arrive pas à dormir.

SHAH (Pakistanaï). — Pendant le confinement, une association m'a demandé si je voulais bien qu'elle donne mon numéro de téléphone à des bénévoles qui m'appelleraient pour discuter. J'ai dit oui et une Française de mon âge m'a téléphoné. Elle m'a posé beaucoup de questions et après, on a échangé en vidéo. Je lui ai envoyé des photos de mon sarô* et du poulet tikka que j'avais cuisiné. Ça m'a vraiment fait du bien.

** Vièle rustique qu'on rencontre également sous d'autres noms (sarinda, sorud, surando) en Inde, au Népal et en Afghanistan.*

AKIM (Somalien). — Je regarde beaucoup les actualités sur mon smartphone. On n'arrête pas de parler d'un grand docteur de Marseille. Il est très fort, je crois. Mais mon éducatrice, elle l'aime pas du tout. C'est compliqué... Chez nous, on connaît très bien ça, ce médicament : la Nivaquine. Et puis, il y a nos remèdes traditionnels africains ; à Madagascar, c'est avec la plante artemisia qu'on soigne le corona, même le président a expliqué que ça marche.

LE CHOEUR. —

*Rien n'étant encore prouvé,
Beaucoup versent dans la croyance,
L'exact contraire de la science :
La raison en est pour ses frais.*

*« Yakafocon ! » : tout un chacun
Se voit en toubib ou ministre
Et sur Internet administre
Sa poudre de perlimpinpin.*

*« Chuis pas docteur, je n'en sais rien »
Dit avec prudence le sage,
Fuyant l'inepte bavardage
Que servent les ignorantins.*

SIDIKI (Malien). — Le monsieur était très gentil. Quand il m'a vu avec mon sac de couchage sous un pont, il m'a dit qu'il voulait bien m'héberger et je suis allé vivre dans sa maison après avoir dormi trois mois dehors. Mais à présent, comme il reste toujours chez lui avec le confinement, il m'oblige à l'aider dans ses travaux, à laver sa voiture, à réparer le toit de son garage. Je me demande si c'est normal... Je travaille au moins dix heures par jour, même le dimanche, souvent...

GLORIA (Congolaise de RC). — Notre camp, près de Vintimille, a été fermé car il y a eu un cas de Covid-19. Maintenant, on est deux cents à dormir dans les rues de la ville.

MARYVONNE (Française, créatrice et animatrice d'un groupe de soutien aux migrants). — Beaucoup de gens espéraient un vaccin contre le corona et c'est un migrant qui l'a mis au point ! Si vous ne le savez pas, je vous raconte... En 1969, Uğur Şahin était venu se réfugier avec sa mère en Allemagne pour rejoindre son père, ouvrier immigré à Cologne. Le petit Turc avait quatre ans ; il est devenu médecin et chercheur. Avec sa femme Özlem, fille d'un chirurgien turc également immigré en Allemagne, le professeur Şahin a créé une société pharmaceutique, puis la société de biotechnologie BioNTech ; ses dernières recherches ont abouti au développement d'un vaccin pour lequel il s'est associé au laboratoire américain Pfizer dirigé par... un autre immigré, le docteur en biotechnologie Albert Bourla*, né et ayant fait ses études en Grèce avant de s'exiler aux États-Unis. Voilà ce que je peux répondre quand on me parle des méfaits catastrophiques de l'immigration.

* Αλβέρτος Μπουρλά.

ATIQ (Afghan). — On était installé depuis quelques mois tout près du Stade de France. Un mardi matin, de très bonne heure, en plain confinement, notre camp a été évacué. Comme on s’y attendait, on n’avait pas dormi de toute la nuit. Un Afghan, comme moi, était mort la veille, de froid sans doute... Les gendarmes et les CRS ont repoussé les journalistes avant de nous gazer, même les enfants, les bébés ; près de moi, une femme a fait un malaise grave après avoir reçu du lacrymogène en plein visage ; il a fallu appeler une ambulance, et il y en a eu d’autres... Ceux qui étaient en situation régulière ont été emmenés dans des bus de la préfecture, mais les autres, huit cents personnes au moins, sont restés dehors, et ils ont été dispersés par des charges de policiers qui criaient : « Bouge ! Dégage ! Dernière sommation avant usage de la force ! Allez, on pousse ! » En s’enfuyant, certains migrants ont abandonné leurs affaires, perdu leurs papiers... D’autres ont été frappés par les policiers qui ont aussi cassé leurs smartphones à coups de matraques. Les bénévoles des associations avaient plié et rangé des tentes que les policiers n’avaient pas encore déchirées*, mais ils n’ont pas eu le droit de les récupérer pour les laver et les redistribuer. Plus de tentes, plus de duvets et toujours à la rue, sans solution... Nous errons dans Paris en pleine épidémie et on nous demande de repartir de l’autre côté du périphérique ; mais là-bas, comme partout, la police nous empêche de nous installer.

** Dans les opérations d’évacuation des camps, souvent, comme en témoignent de nombreuses images, les policiers piétinent et déchirent les tentes, arrachent et confisquent les sacs de couchage, les couvertures, les sacs à dos et les effets personnels ; ils gazent également la nourriture et l’eau des migrants. Dans le jargon policier, cela s’appelle cleaner.*

AHMED (Soudanais). — Dans le camp au bord du canal, on le sait, le ramadan, ça va être compliqué ! On a très peu à manger et ce qu’on nous donne n’est pas toujours bon. Mais c’est dans les moments difficiles que notre foi est mise à l’épreuve et qu’on peut se montrer digne de notre Prophète. Et puis, le ramadan est très important pour moi, ça me rappelle le pays.

LE CHOEUR. —

*Est-ce donc que Dieu est fâché
Et nous punit par ce fléau
Pour avoir traversé des eaux
Où nos frères se sont noyés ?
Pas grand-chose à faire chez soi :
On va s’occuper aux fourneaux
Puisqu’ils sont fermés, les restos.
Oui, mais certains n’ont pas de quoi...*

SEYDOU (Malien). — Dans ma famille d'accueil, pendant le confinement, on a très très bien mangé. Comme ils ne voulaient pas sortir faire des courses, ils ont sorti toutes les conserves de leurs placards, les unes après les autres, et, pour finir, ils ont vidé le congélateur ; j'ai mangé du boeuf bourguignon, du civet de chevreuil, du coq au vin, du confit d'oie, des gésiers de canard, des tripoux, de la blanquette de veau, des calamarata farcies à la napolitaine, de la bisque de homard, des girolles. Je ne connaissais pas tout ça ! C'est surtout le boeuf bourguignon que j'ai aimé.

ABDOULBEK (Tchéchène) — Le patron de l'hôtel nous a défendu de nous servir de son micro-ondes. Il criait : « Le ramadan, c'est pas mon problème, je suis pas musulman, moi !... C'est quoi ce délire ? Je veux pas entendre parler de ça chez moi et, en plus, je veux pas que vous me réveilliez la nuit en vous levant pour manger. » Il n'y a que l'argent qui l'intéressait, lui... Alors, on mangeait froid. Mais, au bout de quelques jours, l'association nous a apporté un micro-ondes. La mosquée et des bénévoles nous livraient à manger ; de temps en temps, on allait préparer chez des amis qui vivent en appartement. Mais avec un seul four pour vingt personnes, c'était long à réchauffer...

ABOUBACAR (Guinéen). — Pas le droit à un hébergement, pas le droit d'être dans la rue : on fait quoi, on va où ?

Fin

NOTE. Ces témoignages ont été recueillis soit directement, soit dans la presse et sur des blogs ou sites Internet ; les propos ont été adaptés, mais rien n'a été inventé. La plupart des prénoms ont toutefois été changés.

Remerciements chaleureux à Denis Mallet pour sa très pertinente relecture.





LES 4 JOURNÉES DE K-DO & K-C

de Ronan CHEVILLER

JOURNÉE 1 : ININTERROMPU
JOURNÉE 2 : ON A MARCHÉ SUR LA TERRE
JOURNÉE 3 : CONSIDÉRATIONS ÉGOÏSTES
JOURNÉE 4 : COMME LE VENT

PERSONNAGES : K-C un dealer & K-DO un client.

ACCESSOIRES : Un bonbon, une cigarette, un briquet, le livre « Le docteur Jivago » de Boris Pasternak édition nrf 1958.

LIEU : Au pied d'un immeuble entre ombre et lumière.

« es ist zeit, daB man weiB !
Est it zeit, daB der Stein sich zu blühen bequemt,
daB der Unrast ein Herz schlägt.
Est ist Zeit, daB es Zeit wird. »

« il est temps que l'on sache !
Il est temps que la pierre se résolve enfin à fleurir,
que batte un coeur à l'inquiétude.
Il est temps que le temps advienne. »

CORONA, Paul Celan 1175

AVERTISSEMENT

Le document qui va suivre est une simple restitution de 4 conversations entre un client et son dealer. L'absence de ponctuation a pour but l'efficacité de la retranscription, sachant qu'au cours d'une discussion la ponctuation est absente. Les noms des personnages K-DO & K-C répondent à une codification qui permet de rendre anonymes les personnes qui parlent et qui sont authentifiées dans un document séparé. Ces prévenances sont évidemment formelles. Nous sommes bien dans le cadre d'une surveillance de deux individus K-DO & K-C qui se donnent rendez-vous illégalement au cours du confinement de la fin de l'hiver & du début du printemps de l'année 2020. Ce document, ainsi nommé, est un fac-similé, titré : « LES 4 JOURNÉES DE K-DO & K-C ». Il a été retrouvé dans un appartement abandonné suite au déconfinement dans le quartier N. de la ville de N. Il est à supposer que l'individu qui squattait ce logement dans le cadre de son travail de surveillance n'était qu'un intérimaire qui à la suite des conclusions de son rapport n'a pas eu un renouvellement de son contrat. À ce jour, il doit espérer qu'une nouvelle mission lui soit confiée.

JOURNÉE 1 : ININTERROMPU

(K-C à genou se balance et joue aux osselets avec des pièces des capsules de canettes et autres petits objets l'ombre de K-Do surgit K-C se lève)

K-DO : Hey

K-C : Hey

K-DO : C'est toi

K-C : Ça va

K-DO : Ça va toi

K-C : Moi

K-DO : Ça va

K-C : Ça va

K-DO : Ça fonctionne

K-C : Je fais semblant

K-DO : T'es morose

K-C : Oui, c'est ça morose
Tu cherches

K-DO : Ça m'a chassé de mon canap
Direct dans la rue à respirer

K-C : Tu respirez toi

K-DO : En temps normal je déteste ça

K-C : Mais là ça t'est venu
C'est nouveau

K-DO : Nouveau
Et toi

K-C : J'avais senti venir ta présence

K-DO : Ma présence

K-C : J'avais inspiré
Et ton image est venue

K-DO : Mon image

K-C : Ton image
Est venue
Alors j'ai su
Que tu devais venir
Et tu n'es pas venu seul
C'est bien
Ton ombre t'accompagne

K-DO : Qu'est-ce qu'elle a mon ombre

K-C : Elle est toujours devant toi

K-DO : C'est une question de choix

K-C : Tu fais des choix toi

K-DO : Ouais
Je mets toujours mon ombre devant

K-C : Et t'avances
Dans l'espoir d'effacer ton ombre
Tu sens

K-DO : Quoi

K-C : Ça vient

K-DO : Qu'est-ce qui vient

K-C : Tais-toi

(Temps long son d'une voiture avec un gyrophare qui se rapproche s'arrête et repart)

K-C : On passe au sérieux
Tu veux quoi il n'y a rien en ce moment

K-DO : Rien à vendre

K-C : Rien
Ils ont tout coupé

K-DO : Tout coupé

K-C : Il ne nous reste qu'une tête en léthargie

K-DO : Léthargie c'est quoi

K-C : Une torpeur

K-DO : Torpeur

K-C : Une tête en torpeur sur le déclin en léthargie

K-DO : T'as fait un bilan

K-C : Un bilan

K-DO : T'as consulté

K-C : Pourquoi consulter suffit que je me croise dans un miroir

K-DO : Qu'est-ce qu'il a dit

K-C : Qui

K-DO : Le miroir

K-C : C'est secret

K-DO : Secret secret tu sais les secrets ça parle

K-C : Moi il ne me dit pas tout

K-DO : C'est peut-être grave

K-C : Il ne sait pas
Et puis il aime ça
Mais il dit qu'il y en a d'autres
Que ça rend parano
Mais lui il aime ça

K-DO : Un malade
Fais gaffe à lui il pourrait te contaminer

K-C : Je suis une chance pour lui

K-DO : Il faut bien lui donner une chance sinon il ne sera pas payé

K-C : Tu parles de mon miroir

K-DO : Ouais il me suit comme une ombre

K-C : Tu ne parles pas de moi

K-DO : Non

K-C : Tu me rassures
J'ai cru que tu aurais voulu me casser
Voulu me casser

K-DO : À plus tard mon ombre bouge il faut que je la suive

(K- do sort K-C sort une clope la respire puis la met sur son oreille et se cache presque dans la pénombre il chantonne)

JOURNÉE 2 : ON A MARCHÉ SUR LA TERRE

(K-C a entre ses mains le livre « Le docteur Jivago » de Boris Pasternak il l'examine hésite à l'exposer dans son réduit mais préfère le cacher sous ses vêtements à l'arrivée de K-DO)

K-C : T'as rien touché

K-DO : Touché

K-C : En venant ici t'as rien touché

K-DO : Rien touché

K-C : Même avec les pieds

K-DO : T'es con

K-C : Con comme mes pieds

K-DO : Ça veut dire quoi

K-C : C'est un concept

K-DO : Ça veut dire quoi
Un concept comme mes pieds

K-C : Je n'ai pas dit ça
J'ai dit con comme mes pieds
C'est sûrement un concept

K-DO : Et alors

K-C : J'en sais rien

K-DO : T'aimes pas tes pieds

K-C : J'aime bien mes pieds

K-DO : Tu savais que pour faire du vélo
Il ne faut pas regarder ses pieds

K-C : Tu savais que certaines femmes enceintes
Mangent de la terre

K-DO : Comment tu sais ça toi
Tu n'es pas sage-femme

K-C : Sage-femme non

K-DO : Comment tu sais ça

K-C : Je l'ai vu
Dans un roman de Pasternak

K-DO : Pasternak

K-C : Boris Pasternak
Le docteur Jivago

K-DO : T'es bizarre

K-C : Qu'est-ce que tu veux dire

K-DO : Je ne savais pas que t'avais ces lectures

K-C : Quelque chose s'est réveillé en moi

K-DO : Toi

K-C : Oui

K-DO : Et ton Pasternak

K-C : Il traînait sur le trottoir

K-DO : Je croyais que tu ne touchais plus rien

K-C : Je n'ai pas pu m'empêcher
Je l'ai vu seul abandonné sur le trottoir
J'ai eu pitié

K-DO : Toi

K-C : Ouais

K-DO : Tu l'as ramassé dans la rue

K-C : Je l'ai pris dans mes mains
Et j'ai été transporté

K-DO : Transporté ?

K-C : Oui, comme je te le dis

K-DO : T'es un malade

K-C : C'est ce que je me suis dit

K-DO : Nous sommes tous des malades
Qui peuplont une terre de malades

K-C : T'entends

K-DO : Quoi

(Temps long lumière et un rire féminin)

K-C : C'est passé

K-DO : Il parle de quoi

K-C : Qui

K-DO : Ton docteur Divago

K-C : Jivago

K-DO : Oui

K-C : Je ne sais pas
Pour l'instant je respire le livre

K-DO : Tu respires le livre

K-C : Je sens l'écriture

K-DO : L'écriture
Et alors

K-C : Ce vieux livre transporte
Des maladies d'antan

K-DO : D'antan

K-C : D'autrefois

K-DO : Tu dois le lire ce livre
Parce que tu ne parles pas comme avant

K-C : Comme antan

K-DO : Tu ressembles à un Jivajos

K-C : C'est quoi

K-DO : La tribu des Jivajos
Des indiens qui réduisaient les têtes de leurs ennemis
Pour s'emparer de leur esprit

K-C : Tu dois avoir raison toujours est-il qu'il n'y a toujours rien

K-DO : Bon alors je reviendrai

(K-Do sort K-C sort le livre de sous ses vêtements l'ouvre le respire le referme le tient au-dessus de lui comme un trophée et danse)

JOURNÉE 3 : CONSIDÉRATIONS ÉGOÏSTES

(K-C agenouillé en équilibre sur son livre quand K-DO surgit il se lève et cache son livre en le poussant du pied)

K-DO : T'es là

K-C : Oui

K-DO : T'as toujours rien

K-C : Touché

K-DO : Oui

K-C : Non

K-DO : Rien

K-C : Rien

K-DO : C'est la misère

K-C : Exactement un vent de misère

K-DO : Bon

K-C : Comme tu dis

K-DO : Bon mais pourquoi tu restes là

K-C : C'est le commerce qui est comme ça

K-DO : Le commerce

K-C : Tu sais un client ça ne se gagne pas comme ça
T'es un bon client
Je n'aimerais pas te perdre

K-DO : Tu sais en ce moment
Je prends soin de moi
Je me bichonne
J'ai l'impression
D'être un sportif
Sans additif
Ça me fait drôle

K-C : Comme quoi
Tout n'est pas pourri
Dans ce monde pourri

K-DO : Tu parlais de clientèle

K-C : C'est plus dur de gagner
Un client
Que d'en perdre
Un

K-DO : Alors
C'est pour ça que t'es là

K-C : C'est pour ça
Que je suis là

K-DO : Pour pas perdre l'espoir

K-C : C'est ça
Je vends
De l'espoir

K-DO : Ça arrive quand

K-C : Il y a rien je te dis

K-DO : Si tu ne me trouves pas
Quelque chose je me tourne
Vers la concurrence

K-C : Tu ferais ça toi

K-DO : Oui

K-C : Si tu crois que ce sera mieux

K-DO : J'ai besoin

K-C : T'es en manque

K-DO : Oui

K-C : Ça fait quoi

K-DO : Je n'arrive pas à tenir en place
Ça va vite très vite dans la tête
J'ai beau m'allonger
Je me tourne et je me retourne
Et me voilà debout à te chercher

K-C : T'as pas l'impression d'aller mieux

K-DO : Ouais

K-C : Et alors

K-DO : Ça m'emmerde

K-C : C'est quoi ce

K-DO : Ce quoi

K-C : Tais-toi

(Long silence une petite fille pleure)

K-C : C'est passé

K-DO : On nous laissera jamais tranquille

K-C : Tu n'as pas peur de tomber malade

K-DO : Je suis égoïste
Je me dis
Ça ne va pas passer par moi

K-C : Mais des fois ça te rattrape

K-DO : C'est ce qu'on dit

K-C : Des fois ton passé te rattrape

K-DO : Qu'est-ce qu'il a mon passé

K-C : Il n'est pas jojo

K-DO : J'aimerais bien que ça s'arrange

K-C : Si tu mets du tien

K-DO : Je ne sais pas si je mets du mien
Mais j'y crois

K-C : L'important c'est d'avoir compris
T'as compris

K-DO : Ça fait parti de moi

K-C : Alors ce n'est pas une bonne chose que tu restes là

K-DO : Si je pouvais me passer de toi

K-C : Si tu pouvais te passer de moi

K-DO : Un jour je vais réussir à me passer de toi

K-C : Et tu seras devenu égoïste

K-DO : Egoïste
Je vais aller voir la concurrence tu n'as rien à me proposer

K-C : Tu risques de retomber dans le même système sans les avantages

K-DO : C'est quoi les avantages avec toi

K-C : J'ai de la considération pour toi

K-DO : Je n'avais jamais vu les choses sous cet angle-là
C'est vrai que tu as du temps pour réfléchir

K-C : Et puis je réfléchis tout seul

K-DO : C'est toujours ce que j'ai apprécié chez toi

K-C : Mais ce n'est plus suffisant

K-DO : J'ai envie de prendre mon indépendance

K-C : Tu veux voler de tes propres ailes

K-DO : C'est cela l'idée qui me manquait je vais voler de mes propres ailes

K-C : C'est cela qu'il faut faire il n'y a aucun doute
Je crois que tu as trouvé le moyen de te passer de moi
Même si la période n'est pas propice pour voler de ses propres ailes
La période dit tout le monde reste au sol
Personne ne bouge tu réduis tes déplacements et tu restes calfeutré

K-DO : T'es calfeutré

K-C : Non

K-DO : Je n'arrive pas à rester calfeutré

K-C : Tu fais des projets dans ta tête

K-DO : Oui

K-C : C'est nouveau

K-DO : Oui
T'as rien
J'ai envie de lâcher

K-C : Ne lâche pas
Si je peux faire une seule chose
C'est te priver de liberté

K-DO : Mais si t'avais

K-C : Si j'avais
Je ne sais même plus ce que ça veut dire
Si j'avais j'aurais
Je ne sais pas
Tu vois j'étais bien il y a quelques instants
Et là tu as semé le trouble
Ton problème c'est que tu ne sais pas t'arrêter
Parce que moi j'étais bien là en équilibre avec toi
Comme si nous avions escaladé un sommet
Un sommet imprenable
Pour lequel on monte une équipe de tarés
Prête à en découdre
Tu veux faire équipe

K-DO : Il faudrait que je te fasse confiance

K-C : Je ne te demande pas de me faire confiance je te demande de faire équipe
Si nous faisons équipe tout ce que nous venons de dire
Prendrait sens et les affaires pourraient reprendre

K-DO : C'est du vent

K-C : Du vent

K-DO : Oui du vent

K-C : Et le vent ne connaît aucune frontière

K-DO : Tu voudrais vendre du vent

K-C : Entre autre

K-DO : Du vent
T'es gonflé toi

K-C : Je réfléchis

K-DO : Et comment tu vas l'attraper
Et comment tu vas l'emballer
Et comment tu vas le stocker
Et comment tu vas faire accepter
Que maintenant on achète du vent
Alors que depuis toujours
On a toujours pris la liberté
De respirer son filet d'air
Quand l'envie nous prenait
Sans avoir à se signaler à quiconque

K-C : Voici une contamination de questions
L'important c'est l'espoir
En ce moment il n'y a rien je te dis
Alors on va vendre la promesse

K-DO : La promesse du vent

K-C : La promesse du vent
Reviens demain
Ton temps s'est écoulé et moi aussi je dois disparaître comme le vent

K-DO : Comme le vent

(K-DO sort K-C fouille dans ses poches finit par trouver un bonbon le mange va pour partir se ravise et se tient dans la pénombre)

JOURNÉE 4 : COMME LE VENT

(K-C se lave les dents K-DO surgit)

K-DO : Qu'est-ce que tu fais

K-C : Je me lave les dents

K-DO : Pourquoi tu te laves les dents

K-C : Je n'aime pas l'odeur de ma bouche

K-DO : Une bouche d'égoût

K-C : Une bouche d'égoût

K-DO : T'as rien reçu

K-C : Non

K-DO : T'as pas un ersatz

K-C : C'est quoi

K-DO : Un produit de remplacement
C'est un mot allemand

K-C : Tu parles allemand

K-DO : Non
Ich liebe dich

K-C : Qu'est-ce qui te prend
Ça ne va pas

K-DO : Quoi

K-C : Pourquoi tu m'as dit
Ich liebe dich

K-DO : Tu comprends l'allemand

K-C : Non

Mais j'aime ces mots ich liebe dich

Et là tu m'as dit à moi

Ich leibe dich

Ça me pose un problème

K-DO : Ça te pose un problème

K-C : Ça me pose un problème

Tu m'aimes

K-DO : C'est une manière de parler

K-C : Tu as de drôles de manière de parler

K-DO : Des fois c'est bien d'oser

De franchir

La frontière

Entre nous

K-C : Au nom de quoi

K-DO : Ça pourrait

Faire du bien à l'humanité

Je veux dire

Ce qui nous arrive ça fait du bien

À l'humanité

K-C : Pas à moi

Pas à toi

K-DO : Je suis en manque

K-C : Tout est normal

K-DO : Et toi ton humanité

K-C : Elle ne me travaille pas

K-DO : Mais pourquoi
Tu restes là
Alors que tu n'as plus rien à servir

K-C : Il faut faire comme si

K-DO : Faire comme si quoi

K-C : Tout est normal

K-DO : On a l'impression d'entendre les autorités
Tout est normal
Situation maîtrisée

K-C : Comme pour les gosses

K-DO : Les gosses

K-C : Et pourquoi tu viens toutes les 5 minutes
Me réclamer quelque chose
Comme un gosse
Tu ne vois pas qu'il n'y a rien
Nada

K-DO : Nada
Dommage des fois que

K-C : Combien de fois il faut te le dire
Et en quelle langue
Pour que tu comprennes
Nada
C'est
Nada

K-DO : Nada
C'est de l'espagnol

K-C : Oui et alors

K-DO : Là

Tu me l'as fait à l'espagnol
Nous sommes les nadas de la Terre

K-C : Qu'est-ce que tu vas faire ensuite

K-DO : Quand tout sera revenu à la normale

K-C : Yes

K-DO : Je reprends comme avant
Le train-train

K-C : Silence

(Une voiture se gare on entend le son amplifié d'une conversation «Je te recontacte dès que...» claquement de porte long silence)

K-C : Tu n'as pas envie de changer des choses
Tu n'as pas eu une étincelle

K-DO : J'ai pensé à toi
Je me suis dis ça fait trop longtemps que je te fréquente
Ça fait trop longtemps que je te connais
Que nous sommes comme des frères
Et pourtant
Dans ta tête
Je resterai toujours un client

K-C : Ça fait partie de la qualité de notre relation
L'important c'est de satisfaire le client

K-DO : Arrête please
Ne te mets pas à parler comme une machine

K-C : Ecoute ce qui nous tient
C'est cette dépendance

K-DO : J'ai besoin de toi
Je pourrais aller voir la concurrence
Mais je ne le fais pas
Car tu sais les mots
Qu'il faut me dire
Pour me calmer
Et dans le fond
Même si tu prends
Mon fric
Tu as une certaine attention
Tu songes au mariage

K-C : Au mariage

K-DO : Oui, le mariage
Quand on a développé ainsi
Un savoir-être
Comme toi
Tu es posé
Pour moi
T'es prêt

K-C : Prêt à quoi

K-DO : À passer le pas
À te caser
Tu ne songes pas à te recycler

K-C : Me recycler
Ça ne m'a même pas traversé
L'esprit

K-DO : Mais qu'est-ce tu fous toute la journée
Ici à attendre
Tu n'as eu aucune prise de conscience

K-C : Tu sais ça fait tellement longtemps
Que je m'accroche à mon poste que je soigne ma clientèle

K-DO : Hé ho Réveille-toi
Tu es hypnotisé

K-C : Hypnotisé

K-DO : Hypnotisé et plus aucun message ne passe
Tu ne vois pas que plus rien ne fonctionne
Tu fais comme si
Mais tu ne sers plus à rien
Tu n'as plus rien à servir
Et tu continues à te la péter
À faire comme si
Tu ne vois pas que c'est marée basse
Le système est à plat
Et toi le petit parasite
Tu vivais aussi sur le système
Alors c'est le moment de te libérer de tes chaines
Et de reprendre le chemin de la liberté

K-C : Une révolution

K-DO : Pas une révolution
Le manque a réveillé en moi d'autres désirs

K-C : Attention

K-DO : Attention à quoi

K-C : Tu es en train de radicalement changer

K-DO : Et alors des fois il faut prendre un virage
Comme si on était resté bloqué dans une impasse
Et que d'un coup on changeait de direction
Et que d'un coup on pouvait à nouveau marcher

K-C : Marcher

K-DO : Oui marcher

K-C : Qu'est-ce que tu viens d'inventer

K-DO : La marche

K-C : La marche mais on n'est pas à la Sécurité Sociale
T'es tombé sur la tête ou quoi

K-DO : Qu'est-ce que la Sécurité Sociale a à voir

K-C : C'est la Sécurité Sociale qui conseille aux individus la marche
Pour éviter de prendre des médicaments commencer par marcher
Tu prends ton heure d'hygiène physique à te déplacer

K-DO : Oui

K-C : Tu vois tu suis les conseils de la Sécurité Sociale
Tu es sur le bon chemin
Tu ne dépasses pas l'heure
Et tu remplis la feuille qui t'autorise à sortir

K-DO : Oui j'écris je soussigné moi m'autorise à sortir de chez moi
Pour assurer mon hygiène physique

K-C : T'es sur le bon chemin

K-DO : Passer par le physique et le mental va suivre
Et le mental

K-C : Rien n'a bougé

K-DO : Rien n'a bougé même dans les replis intérieurs

K-C : Tu veux dire ce qui est chiffonné depuis toujours

K-DO : Oui je ne sais pas comment tu appelles ça

K-C : Chiffonné

K-DO : Chiffonné du cerveau

K-C : C'est vrai que j'irais bien faire un tour
C'est comme si un peu de lumière était passée
Que j'avais desserré les dents sur de vieilles affaires
Et qu'il pourrait être temps de faire le ménage

K-DO : Faire le ménage ils en parlent de ça à la Sécurité Sociale du ménage

K-C : J'en sais rien ça c'est ma cuisine

K-C : Ça bouge

K-C : J'ai l'impression que c'était pour nous tout ça
Le confinement et le boulot qui s'arrête
Tu te rends compte de ça arrêter le boulot

K-DO : Qu'est-ce que tu t'en fous du boulot

K-C : Ça impacte mon activité

K-DO : Comme quoi nous sommes tous reliés
Et ton ménage

K-C : C'est peut être trop modeste

K-DO : Comme point de vue sur l'humanité

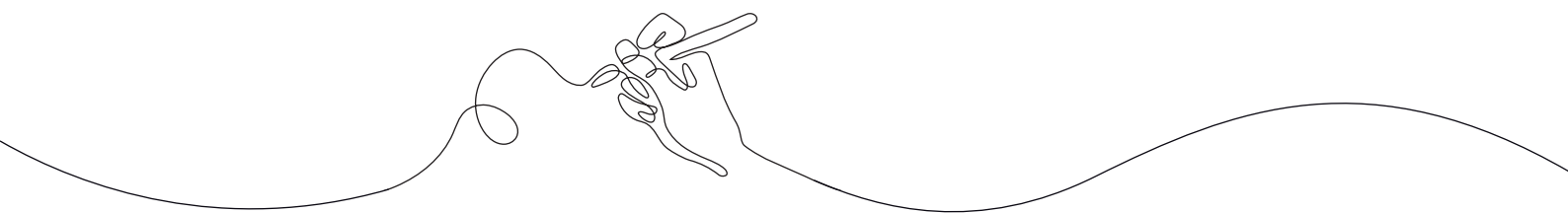
K-C : Le ménage
Ecoute je vais m'arrêter là avec toi pour aujourd'hui
Je ne voudrais pas changer d'avis je suis K O

K-DO : O K

(K-Do sort K-C fouille dans ses poches et finit par trouver un briquet il se souvient de sa cigarette sur son oreille il l'allume sans tirer dessus joue avec la fumée en dansant)

Fin.





C'EST ÇA, LA VIE, MAINTENANT

de Sébastien MÉNARD

Avec quelques emprunts à Cathie Barreau, René Char, Antoine Emaz, Gille Deleuze, Eugène Guillevic, Fred Griot, Jean-Marie G. Le Clézio, Henri Michaux, Arne Naess, Claude Ponti, Anne Savelli, Ryoko Sekiguchi, Camille de Toledo...

Le commencement.

Ça a commencé comment, pour toi ? Te souviens-tu des premiers signes ? Des premiers mots ? Des premières alertes ? Qui t'en a parlé pour la première fois ? Et la deuxième fois, je veux dire : quand, finalement, tu t'es rendu à l'évidence, et tu as pris les choses au sérieux ?

Repense à cette personne. Est-ce que tu la vois ? Est-ce que tu l'entends ? Qu'a-t-elle dit ? Avec quels mots ? Quelles tonalités ? Quels silences ? Te souviens-tu de ses gestes ? De ses mouvements incontrôlés ? De son regard ? De ses absences ? Du temps qui s'écoulait lentement entre chacune de ses phrases ? Repense à ce moment. Est-ce que cette personne te semblait plutôt inquiète, surprise ou insoucieuse ? Et juste après, juste après ce moment, comment était-ce ? Est-ce que vous vous êtes encouragés ? Est-ce que vous avez ri ? Est-ce que vous avez regardé les eaux d'un fleuve s'écouler inexorables et tous deux silencieux comme des êtres de silence et d'attente et de calme et d'amour ? Ou bien alors, peut-être s'agissait-il des nuages qui filaient lentement tout à leur destin de nuages, de cotonneux ?

Et maintenant, les nuages m'y font penser : as-tu trouvé que tout ça allait trop vite ? Comme si, imperceptiblement mais sûrement, quelque chose s'était modifié, accéléré ? Saurais-tu remettre les faits dans l'ordre ? Établir la chronologie des événements ? Repenser aux premières étapes, puis à cet enchaînement qui semble désormais inarrêtable ?

As-tu parfois l'impression dérangeante que tout ce qui te faisait terre ferme, tout ce qui était référence rassurante, lieu sûr et refuge sacré, se trouve désormais comme « hors-sol » ?

Les chiffres.

Est-ce que tu lis les chiffres quotidiens ? Les chiffres hebdomadaires ? Les chiffres mensuels ? Annuels ? Est-ce que tu regardes les graphiques, les diagrammes, les courbes et les infographies ? Ces informations ont-elles encore un sens, pour toi ? Quand tu penses à tout ça, aux chiffres, aux décomptes, aux totaux et aux tableaux, as-tu des images en tête ? Quelles images te sont difficiles à voir ? Quelles images te sont douces ? Quelles images sont ambiguës, c'est-à-dire : ni difficiles, ni douces, ou encore, les deux à la fois ? Peut-être préfères-tu, comme d'autres bien sûr, laisser les choses filer comme elles ont toujours filé ? Ou bien tu préfères fermer les yeux ? Ou bien, ce n'est pas un choix, je veux dire : peut-être te sens-tu « obligé » de fermer les yeux ? D'accord. Mais lorsque tu fermes tes yeux, est-ce que tu continues à voir ? Est-ce que, toi aussi, tu ne sais comment te débarrasser de cette glu du réel qui colle au corps et se loge tout partout dans le dedans ? S'il-te-plaît : dis-moi que pour toi aussi, c'est comme ça.

Les mots.

Est-ce qu'il y a des mots qui reviennent trop souvent ? Des mots que tu as déjà trop entendus ? Des mots en trop, tout simplement ? As-tu envie de les dire ? Ou alors, tu préfères t'en débarrasser ? As-tu par exemple, une liste des mots à jeter ? Une liste des mots usés ? Une liste des mots difficiles à dire ? Ou bien, c'est l'inverse, et tu gardes une liste des mots qui font rire ? Des mots qui font tenir ? Des mots qui restent ? Et tu répètes dans la nuit ces mots comme on répète des mantras ou des chants étranges, comme venus des lointains intérieurs ? Ou alors, encore autre chose : tu te dis que c'est peut-être l'occasion de se débarrasser de la langue ? Oui, voilà : la situation peut-elle nous aider à nous débarrasser, une bonne fois pour toute, de la langue ? S'en débarrasser, comme ça, oui, plus de je, plus de mots, plus de langue, rien, nient, nada, le vide, le grand vide ! Rien d'autres que le grand souffle du dedans qui va dans son élan simple et perpétuel. Voilà, la question, la vraie, et peut-être même pas besoin de toutes les autres, écoute : la situation peut-elle simplement nous aider ? Nous aider, tu comprends ? Ou bien, quoi qu'il arrive, c'est à l'intérieur, au plus profond, au plus intime que ça se joue et ça se danse ? Ah oui voilà, est-ce que, toi aussi, tu es sur la piste de ton étrangeté légitime ? Est-ce que tu flaires ton langage du dedans ? Ta fontaine première ? Ton quelque chose, là, je sais pas, parfois, on n'a pas le mot hein, on n'a pas tous les mots qu'il faut parfois, parfois, parfois je te le dis : du silence ! Du grand silence ! Rien que du grand silence silencieux !

Danser.

Maintenant que les rues sont vides, est-ce qu'il t'arrive encore de danser dans la rue ? Je veux dire, danser, danser de tout ton corps et tout ton toi, danser ? As-tu encore envie de danser solitaire et dans les nuits ? Peux-tu imaginer danser dans un champ ? Au coeur d'un village endormi ? Devant les eaux d'un fleuve qui s'écoulent comme elles se sont toujours écoulées ? Est-ce que tu y trouves encore du sens ? As-tu besoin d'y trouver du sens ? À qui t'adresser alors ? Je veux dire : à qui adresser cette danse ? À qui adresser le poème ? À qui adresser ma parole ? À qui adresser mon parlage, mon babillage, mon racontage ? À qui s'adresser ?

La nostalgie.

Est-ce qu'il t'arrive de ressentir ce qu'on appelle de la « nostalgie » ? Est-ce plutôt le soir, ou même la nuit, lorsque tout est immobile et silencieux ? Est-ce plutôt le matin, lorsqu'enfin le jour vient à nouveau et que, finalement, tout recommence et alors, c'est rassurant, car tout recommence, précisément ? Cette nostalgie, a-t-elle le goût d'une saison passée ? Celui du temps qui file ? Celui d'une saison finissante ? Celui de quelque chose qui n'est pas tout à fait terminé mais qui, d'une manière ou d'une autre, est déjà comme « fané » ? Ou alors, est-ce quelque chose de plus grand, de plus complexe, quelque chose a priori inexplicable ? Une chose obscure ? Une boue dont on ne peut se débarrasser ? Une boue vitale, et poisseuse ? Une boue essentielle ?

À propos de la nuit.

Comment vois-tu désormais la nuit ? Comment fais-tu depuis qu'elle t'a été confisquée ? Est-ce qu'elle te manque ? Si elle remue, car la nuit remue, peux-tu décrire comment ? La nuit, toujours, comment l'habites-tu ? Comment vois-tu en dedans ? Est-ce qu'elle brûle encore ? Est-ce qu'elle te fait signe ? Est-ce qu'elle te parle avec sa manière bien à elle de parler ? Est-ce que tu te dis parfois que, pourtant, c'est bien là, au coeur de la nuit, comme on dit, que quelque chose gît, d'accord, ou même : c'est là, au coeur de la nuit oui, que quelque chose surgit ? Et donc, penses-tu que c'est bien là qu'il faut se tenir, attendre l'instant unique, et savoir le lui dire ? As-tu la sensation que la nuit, en vrai, on te l'a comme confisquée, chapardée, volée ? N'est-ce pas ça, en vrai, notre inquiétude maintenant ? Te souviens-tu encore du bruit des bêtes en pleine nuit ? Du son d'un animal dans le noir ? De l'éveil des oiseaux lorsque la nuit prend fin ? Crois-tu que, la nuit confisquée, c'est un territoire de parole et de pensée qui disparaît ? Avais-tu, toi aussi, l'habitude d'aller écouter la nuit pour mieux voir ? Penses-tu que les arbres, les vents nocturnes, les bêtes et les choses de la nuit savaient te parler, étrangement, c'est vrai, mais te parler comme parlaient les arbres, les vents nocturnes, les bêtes et les choses de la nuit ?

Pourquoi as-tu vraiment besoin de la nuit ? Et maintenant, la nuit confisquée : que peux-tu accepter de plus ?

D'autres bruits continuent.

Qu'est-ce qui te traverse quand une sirène hurle dans la ville ? Te trouves-tu pollué par le son des aéronefs ? As-tu désactivé les notifications de tes objets connectés ? Sais-tu quoi faire de ce silence immense et plein qui nous revient à chaque vague désormais ? Peut-on encore utiliser le mot « désormais » ? Ne faudrait-il pas, précisément, s'en remettre à notre « devenir » de silence et de tendresse, d'attention, de soin et d'écoute ? Alors, à quoi faut-il renoncer ? Ah oui, voilà une question : de quoi avons-nous vraiment besoin ? Qu'est-ce qui est notre essentiel ? Sur quoi pouvons-nous nous mettre d'accord ? Comment pouvons-nous nous organiser pour choisir, mettre d'un côté le superflu, ce qui déborde peut-être, et d'un autre, ce qui nous est absolument nécessaire ? Mais revenons aux bruits. Car il y a une chose, tu sais : les bruits silencieux. Entends-tu ce brouhaha immense et assourdissant qui semble s'être soulevé comme une vague trop grande ? Qu'est-ce qui t'assourdit ? Qu'est-ce qui te reste à l'oreille comme un continuum étrange ? Quelle tonalité ? Quelle hauteur de note ? Quel son continu lent mais tenace reste et tient ? Quoi résonne ? Quoi beugle ?

Refuge.

Peux-tu nommer ce que tu tiens pour lieu refuge, abri, chose sacrée vers où retourner, te blottir si besoin ? Sais-tu que cela arrive à tout le monde ? Sais-tu comment retrouver ce lieu ? Est-ce un lieu réel ? Un lieu imaginaire ? Les deux ? Une fiction ? Un territoire intérieur ? Un espace du dedans ? Connais-tu, comme Maria Sabina, des chants pour mieux te retrouver ? Des mantras ? Ou autre chose, peut-être, une façon d'y retourner en souffle et en danse ? Quand fais-tu cela ? Je veux dire, ces chants, ces incantations, ces prières, tes poèmes, qu'importe ta façon de les nommer : quand psalmodier ? Quand hurler ? Quand vociférer ? Quand lancer la transe ? Et surtout : cela marche-t-il « à tous les coups » ou bien, pour toi aussi, ça balbutie ?

Prendre soin.

Est-ce que tu t'es mis à prendre soin de choses inattendues ? À quoi ressemblent ces choses ? Est-ce que ce sont des choses auxquelles tu ne faisais pas attention avant ? Ou alors des choses auxquelles tu ne laissais pas de place ? Ou alors des choses que tu ne voyais pas et qui, d'un jour à l'autre, te sont revenues, visibles, sensibles, là ? Et depuis quand étaient-elles ici, proches, invisibles peut-être ?

Et si tout ça te correspond, t'es-tu senti, t'apercevant du changement, différent ? Nouveau ? Bizarre, peut-être, je veux dire : extravagant ? Singulier ? Et toute cette attention, ce travail de soin que tu apportes désormais, est-ce qu'il t'apporte à toi aussi, je ne sais pas : un sentiment de bien-être ? De satisfaction ? De complétude ? De réalisation ? Ah oui voilà, est-ce qu'il t'importe de te réaliser, toi, plutôt que de réaliser « quelque chose » qui n'a d'existence que si tu décides toi même de lui en accorder ?

Forêt.

As-tu pensé à la forêt ? Et si tu y as pensé, était-ce la forêt, quelque chose comme un concept, une idée ? La forêt du souvenir ? La forêt des paradoxes peut-être même ? Ou alors, c'était plutôt la forêt que tu connais : la plus proche ou bien, ta forêt favorite ? Celle que tu peux toucher, arpenter, fouler, humer ? Et donc, en prenant le temps d'y penser aujourd'hui, qu'est-ce qui vient en premier ? Est-ce la feuille, l'écorce ou la racine ? Le sous-bois, la clairière ou la sente ? La boue, le sable ou le pierrier ?

Cycles.

Que penses-tu des cycles ? Je veux dire, est-ce quelque chose qui te concerne ? Quelque chose qui t'aide ? Une façon d'expliquer, de donner du sens ? S'agit-il des cycles de quelques mois ? Trois ans ? Sept ans ? On dit ça parfois. Ou bien, comme l'arbre, le lichen, les champignons et les minéraux, tu vibres sur un autre temps ? Tu parles une toute autre langue ?

Inquiétude.

Est-ce que tu ressens, toi aussi, depuis le début, comme une inquiétude — une inquiétude d'être au monde ? Est-ce que tu penses que nous sombrons dans quelque chose d'inquiétant ? Cette inquiétude est-elle nouvelle ? S'est-elle transformée à mesure que ce qui s'appelle la crise se maintient et résonne ? Pourrais-tu décrire cette inquiétude ? Comment se manifeste-elle ? Sous quelle forme ? À quels moments ? Qu'est-ce qui te traverse alors ? Et finalement, cette inquiétude n'est-elle pas aussi une raison d'être ? Une façon de tenir ?

Vidéos.

Avec les vidéos, comment ça se passe ? Est-ce que tu te retrouves, certains soirs, à appuyer compulsivement sur un symbole « play » ? Ou encore, fais-tu défiler un « fil d'actualités » dans lequel les vidéos se déclenchent automatiquement ?

Que vois-tu « au juste » ? Pourrais-tu le dire ? Est-ce que certaines images restent plus longtemps que d'autres ? Est-ce que certaines images persistent alors que tu as fermé l'écran ? Que vois-tu ? Quoi reste là ? Ou bien, tu as trouvé, voilà et donc : comment fais-tu, toi, pour ne pas tomber là ? Comment évites-tu ? Encore une fois, est-ce que tu fermes les yeux ? Et, si tu les fermes, peux-tu en dire plus : est-ce que c'est flou ? Noir ? Disparu ? Brouillé ? Reporté ? Et alors, qu'est-ce que c'est, vraiment, fermer les yeux ?

Les animaux.

As-tu déjà croisé le regard d'un animal ? Ou plutôt : est-ce une chose qui te manque ? Si tu prends le temps d'y penser, considères-tu que « ce regard échangé entre l'homme et l'animal pourrait bien avoir joué un rôle crucial dans le développement de la société humaine » ? Quand tu marches, la nuit, entends-tu ces bêtes, là, tout autour ? As-tu déjà croisé le regard noir, profond, probablement parcouru d'émotion, d'une biche ou d'une chevrette, dans le crépuscule et au détour d'un chemin, à la lisière d'une forêt, aux abords d'un champ ? Quand tu entends le mot « bête », le mot « animal », à quel être vivant penses-tu en premier ? Comment surgit-il ? Est-ce une image ? Un son ? Un cri ? Une silhouette ? Est-ce encore un mouvement étrange et familier, quelque chose qui te semble toujours avoir été là, mais dont tu prends soudainement la mesure ou, comme on dit, la « conscience » ? Est-ce qu'il t'arrive, toi aussi, de voir passer des animaux la nuit ? Je veux dire : dans ton sommeil ou dans ce qu'on appelle parfois « les rêves » ? Est-ce que certains de ces animaux parlent ? Penses-tu que, s'ils ne parlent pas, leur présence dans la nuit, dans tes rêves, suffit à comprendre qu'ils te parlent ? Et s'ils te parlent, est-ce un signe, ou un pur délire cérébral, une chimie du corps à prendre « avec précaution » ? Quel est ton animal ? Je veux dire : ton animal totémique ? Comment le sais-tu ? Attends, si je te dis « animal », en fait, à quoi penses-tu ? C'est vrai ça : on ne se pose pas assez la question des mots. Le mot « animal », le mot « bête », qu'est-ce que c'est, pour toi ? Pour moi ? Pour nous ? Toi, moi, et les autres ? Et pour eux ? « Eux », je veux dire, les animaux ? Continuons : quel animal deviens-tu ? Le sais-tu ? Peux-tu imaginer ce que cet animal devient en toi ? Crois-tu que cela a un sens ? Je veux dire, se sentir devenir bête ? Plus encore, se sentir devenir loutre, chouette, ou écureuil, plutôt que, je ne sais pas, sanglier, jument ou même, chien errant ?

Le réel. La réalité.

Est-ce que c'est la même chose ? Et comment écrire quand la réalité délire chaque jour ? Ou quand chaque jour disparaît de ta réalité ? Quand chaque jour disparaît inmanquablement vers le néant, l'oubli et le lointain ? Et tout ça, est-ce que c'est important ? Je veux dire : est-ce que ça existe « le réel » ?

Est-ce qu'on vit dedans « la réalité » ? Ou bien, ce sont des fictions supplémentaires ? Et nous courons dedans comme on court dans des tunnels, comme on arpente des plaines, comme on ne sait nommer cette étrange chose, la vie, et la sentir nous traverser tout le dedans, tout l'intérieur, faire de nous quelque chose comme des vivants.

Glaner.

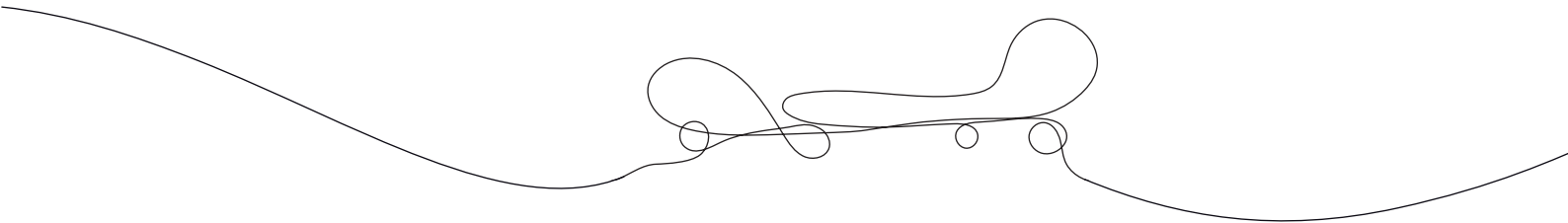
Est-ce que l'enfermement t'empêche de glaner ? As-tu constaté comme les sureaux noirs ont fleuri tôt cette année ? Habituellement, est-ce que tes promenades, tes explorations et tes déplacements te permettent d'accumuler du petit bois, de collecter des brindilles, récolter des marrons, des feuilles et des herbes ? Sais-tu nommer ces activités ? Nommer ce manque, cet empêchement, cette privation ? Et surtout : comment fais-tu alors ?

Jardiner.

En premier, est-ce que tu t'es mis, d'un coup, à retrouver cet instinct de chercher ta nourriture par toi-même ? Savais-tu encore le faire ? Est-ce quelque chose que tu as décidé d'apprendre à nouveau ? Ou alors, est-ce bien cette chose étrange et simple : le temps retrouvé te mettait dehors, et tu t'es mis au potager, parce que tu avais un jardin ? Ou alors, tu n'as pas de jardin mais tu as ressenti cette chose première, la voilà : que ta nourriture, tu pouvais la faire grandir toi-même ? Plus loin encore, c'était savoir reconnaître les plantes, te nourrir de ça ? Et alors, à nouveau, comme surgit depuis des dizaines d'années, tu t'es vu cueillir ? As-tu senti comme cela provenait de loin, comme cela était en toi, là, enfoui au plus profond, enfoui oui c'est ça ?

« Combien y aura-t-il eu de questions posées quand la dernière question aura été posée ?
Quelles sera cette dernière question ?
Pour qui aura-t-elle été posée ?
Qui ouvrira la dernière fenêtre ?
Quel sera le dernier bruit entendu sur ce monde ?
Le dernier mot prononcé ?
Qui exhalera le dernier, dernier, tout dernier soupir ?
Quels cieux seront ceux du dernier azur ?
Quelles seront les étoiles de la dernière nuit ?
Quel sera le dernier parfum de nos désirs ?
Suis-je le seul à me poser ces questions ? »

Claude Ponti, *Questions d'importances*, publie.net



UN DRAPEAU SKATE-BOARD ARC-EN-CIEL

de Martin PAGE

Le monde se réveille et ohohoh quelque chose de nouveau se passe. Mais non c'est... incroyable ! Mes parents défilent dans la maison avec chacun un panneau. Sur l'un il y a écrit « INCRO » et sur l'autre « YABLE » en lettres rouge pailletées. Ils font des mouvements de danse et je crois reconnaître une danse bretonne. Ils fêtent le monde d'après. Ce n'était pas des menaces. Je croyais que leur fébrilité tenait à la période de Noël. Mais ils y croient vraiment. Ils m'avaient dit « Demain matin tout va changer ! ».

Oh punaise.

Je regarde pas la fenêtre et rien : c'est juste le monde comme avant. Je préviens mes parents que leurs danses sont peut être prématurées.

- Tout va changer, dit mon père, son panneau « INCRO » toujours au dessus de sa tête, le monde ne peut pas continuer comme avant, fiston.

- La mécanique du désir de tout changer est lancée, dit ma mère. Et c'est comme une avalanche. Chaque foyer doit être le siège d'une avalanche et de beaucoup de Martini Dry.

Mes parents sont optimistes. Moi aussi j'ai besoin d'un autre monde mais l'ophtalmologie a ses limites. Je suis un bon fils alors je veux croire au rêve de mes parents. Ils n'auront pas de maison au bord de la mer ni de Ray Ban en or ni de lave-vaisselle, mais ils auront le monde d'après. Je laisse mon bol de pudding et je file faire des courses pour la révolution en cours.

Porte automatique du magasin de bricolage, tu t'ouvres comme avant, tu ne sais pas que bientôt tes électricités seront avalanchées et tu changeras aussi.

- Vous repeignez quoi ? me dit le vendeur. Tout dépend du support. C'est pour sol, murs, plafonds, acier, plâtre ?

- C'est pour le réel.

- Ok. Ok ok., dit-il. Mon mari a le même projet que vous.

Je pense qu'un jour sa veste verte ne sera plus obligatoire, il n'y aura plus d'uniforme pour personne et même les soldats s'habilleront en couleurs vives. Il m'indique une promo et ça tombe bien car mon compte en banque n'a pas encore été bouleversé par le nouveau monde. Je rentre chez moi et je dois dire que c'est pas facile : mes parents sont des feignasses multidépendantes. Mon père fume de l'herbe toute la journée, ma mère est plutôt branchée pilules, valium, exta, champi. Je suis sobre, vivre auprès de junkies multifacettes m'a dégouté à jamais de toute ivresse et addiction. Ma seule addiction consiste à coller des messages des Alcooliques Anonymes sur la porte des toilettes, sur la porte du frigo et sur les boîtes de céréales.

J'appelle Billie Katie. C'est ma meilleure amie, ma sexfriend tellement proche qu'on est toujours à deux doigts de tomber amoureux l'un de l'autre, et pour ne pas que ça arrive on recopie des scènes de dispute trouvées sur des forums internet et on se les hurle avec du Nina Hagen en fond sonore. Punaise on se déteste bien dans ces cas là et en plus c'est une vraie détestation car on l'a piqué à d'autres gens, ce n'est pas une détestation qu'on se serait bricolés, on n'y connaît rien, c'est une détestation de couples vraiment malheureux et qui se haïssent depuis des années. Vous voyez que j'ai de la méthode et je sais où trouver des idées. Je suis prêt pour changer de monde.

- Mais alors on fait quoi, Pit ? me dit Billie Katie en nous servant un verre d'eau tiède et trouble sur le perron de ma maison.

- Je ne sais pas, BK. Je crois que la logique voudrait qu'on crève les pneus de toutes les voitures.

- On voit que tu as des parents alcooliques et drogués.

- Je prends ça comme un compliment, même si je fais tout pour les soigner.

Billie Katie sort sa cigarette électronique et souffle une grosse volute de fumée verte.

Elle dit :

- Nous vivons dans une petite ville de banlieue de film d'horreur américain et je me dis que pour changer les choses il faut du temps.

- Les gens travaillent, donc empêchons-les de travailler. Ils nous aideront pour le monde d'après.

- Tu sais, les gens ont besoin de manger.

- Je le sais c'est pour ça que toute philosophie politique doit inclure des recettes de gâteaux. Si le bazar est général, on va être obligés de s'entraider et de se parler. La révolution ne peut pas être bien rangée et organisée. C'est le chaos qui sera notre général en chef, un chaos extérieur parce qu'on est trop bien classés et administrés à l'intérieur.

Pendant des millénaires, l'humanité a espéré que les couleurs du ciel finiraient par colorer l'âme des femmes et des hommes et leurs réalisations. Cette attente déçue n'est plus une fin : c'est le début d'une ambition. Nous repeindrons le ciel. Billie Katie et moi avons beaucoup appris à l'école, principalement à ne pas dépasser les lignes quand on colorie. Alors on n'a aucun problème à repeindre le trottoir devant la maison. Et comme on ne veut pas déborder on peint aussi la route.

- Mais il faut encore plus de couleurs ! crie mon père qui vient de sortir de la maison avec un joint gros comme le bras.

- Arrête de te droguer, papa ! je lui réponds. Tu n'es absolument pas crédible pour donner tes conseils sur le monde d'après.

- Dans le monde d'après, je promets de devenir sobre et clean.

- Merci, papa.

J'aimerais tellement qu'il arrête de se droguer, ainsi il resterait de la marijuana thérapeutique pour les personnes qui ont des problèmes de santé. Quand j'étais enfant je lui piquais souvent une partie de son stock pour le glisser dans la boîte aux lettres de l'hôpital et dans celle de la maison de retraite.

- Tu sais, me dit ma mère qui nous a rejoint, sans lui on vivrait toujours dans une maison délabrée.

- Mais on vit dans une maison délabrée, maman ! Il y a des trous dans le toit, on est obligés de mettre des seaux partout dans la maison. Tout le mobilier de la maison est construit en boîtes de Chocapic !

L'année dernière un photographe du magazine Maison, Loft et Sentiment de supériorité immobilière est venu pour faire un reportage sur notre maison.

Quand le numéro est paru, toutes les photos étaient barrées d'un gros «NE SURTOUT PAS FAIRE ÇA». Conséquence : le ministère de la ville nous a envoyé un avis nous informant que notre maison avait perdu son titre de maison pour devenir une, je cite, «Boîte de chocapic géante».

Ma mère et mon père me prennent dans leurs bras. Ça, je n'ai jamais manqué de calins, je le reconnais, mes parents sont très affectueux, à tel point que quand on a eu un chien il a été tellement vexé de ne pas être le plus affectueux, qu'il s'est barré. Mon père dit :

- Ton esprit critique est plein d'imagination, fiston, je vois que tu es prêt pour la révolution.

Mes deux parents attrapent des pinceaux et les plongent chacun dans une couleur.

- Je crois qu'ils ont commencé leur cure de désintoxication, me chuchote Billie Katie à l'oreille.

- Oh ouais, je dis. Ils n'entrent pas dans le nouveau monde mais ils sautent dedans. C'est ça leur drogue maintenant : une nouvelle société.

- Au moins ça ne se fume pas.

- Tu ne connais pas mon père.

Il se passe quelque chose, me dis-je. C'est comme si la réalité était devenue kung fu.

- Kung Fu ? demande Billie Katie.

- Mais tu peux lire dans mes pensées ?

- Dans le nouveau monde, je vois clair quand tu penses de belles choses. Ta boîte crânienne devient limpide.

- Chacun va devenir son propre superhéros, dit Billie Katie.
- Chacun aura sa cape.

Mon père s'approche et me prend par l'épaule :

- Chacun aura son collant.
- Spandex Nation, dit ma mère. Rien n'est plus confortable. L'oppression commence quand on nous empêche de porter des pantalons de jogging pour aller au bureau ou aux cérémonies officielles.

On a besoin d'aide. Quatre personnes pour une révolution, ce n'est pas assez. Mais la plupart de mes amis sont soit en dépression soit morts de faim soit en prison pour avoir édité un journal étudiant. Vers qui se tourner ? Je regarde ma ville sans caractère et je sais que je dois avoir foi dans ses habitants. Ils auront les pneus crevés et ça sera le début de quelque chose de magnifique dans les rues arc-en-ciel. Lampadaires trottoir rue parterre de fleurs fades. Cette ville manque de bancs, de places et de style. Mais le style c'est juste prendre conscience de notre grandeur générale, une grandeur douce et qui ouvre les bras car les couronnes royales sont des sourires. Je me retourne et le spectacle de mes parents et de Billie Katie peignant le sol de couleurs vives me fait du bien. Je n'en peux plus de cette société où tout le monde n'est pas un prince ou une princesse et où nos gestes ne sont pas royaux. Billie Katie s'approche de moi et dit :

- Ce que j'espère et ce dont je doute, je veux le vivre avec toi.

Je la regarde et je réponds :

- Sous le ciel étoilé comme sous les mornes matins moches, je veux être avec toi.
- Le monde d'après c'est nous.
- Le monde nouveau s'épelle A.M.O.U.R.
- Oh oui. Et il sera écrit en lettres de néons.
- Il n'y a pas de prisons mixtes alors on ne peut pas aller vers le crime.
- Obligés à la légalité, il n'y pas d'autre chemin.
- Légalité, nous te tendons la main. Sois fière, belle et sauvage.

Nous nous prenons la main et nous tendons l'autre main à la légalité et c'est beau et chaud comme des marmottes qui auraient bu trop de grog. Cet instant est magique, c'est le bon moment : j'ouvre le coffre de la voiture de Billie Katie et je sors nos skates et quelques bombes de peinture. On file sur la route déjà largement peinte par mes parents, et nos roues tracent des lignes jaunes et rouges. Le vent soulève nos cheveux et nous donne une classe incroyable. Le skate ce n'est pas simplement un moyen de transport. Et ça, le monde va le découvrir.

Le centre commercial est sans doute le plus beau bâtiment moche du monde. Il est gris et crème et encore gris et beige et sale. Il est un peu délabré mais qui n'est pas délabré de nos jours ? Et pourtant, il a quelque chose de magique. Sans doute en partie à cause de raisons intrinsèques, parce que la magie existe et que des forces obscures, des morts passées et des désirs vivants animent les choses. Mais aussi parce que ce fut le lieu de notre enfance et de notre indolence. On y a mangé des glaces, on y a volé des trucs, on s'est parfois fait choper, on y a bu nos premières bières.

- On a crevé des pneus aussi, dit Billie Katie. On a passé du temps à essayer des vêtements qu'on n'achetait jamais, et on se baladait dans les magasins de fringues comme dans un bal costumé. Rien n'arrêtait nos pensées. On descend de nos skates et on les prend sous le bras. C'est tellement émouvant. Je tends mon poing fermé vers le centre commercial car je sais qu'il a quelque chose de cheguevaresque. J'ai habité ce monde et donc j'y vivrai toujours. Le passé est une forme persistante. Je peux juste changer mon regard sur les choses et embrasser et être fier de ce temps et de cet espace qui m'accueillent et qui accueillent mon amour éternel pour Bille Katie. On a les palais qu'on peut et ça ne rend pas la vie moins royale.

Il est à peine 9h, Billie Katie et moi sortons nos bombes de peinture. On commence à repeindre les murs de l'immense façade de l'entrée du centre commercial. Un vigile s'approche, il tend un doigt vers nous et dit :

- Mettez le max de couleur ou bien j'appelle les flics. Le monde doit changer et je vous soutiens. Voici ma déclaration.

Il sort son arme, la pose par terre et la repeint avec une bombe de peinture verte. Il dit :

- Maintenant dans mon holster, il y aura des gâteaux au chocolat. Car le chocolat est l'arme la plus désarmante et douce.

Des clients arrêtent leur caddies devant nous et applaudissent. Une vieille dame crie :

- Il faut mettre fin à l'oppression !

Une autre ajoute :

- La vraie vie commence maintenant !

Billie Katie a un grand sourire et me murmure :

- La révolution sera en couleurs et son symbole sera un skate arc-en-ciel.

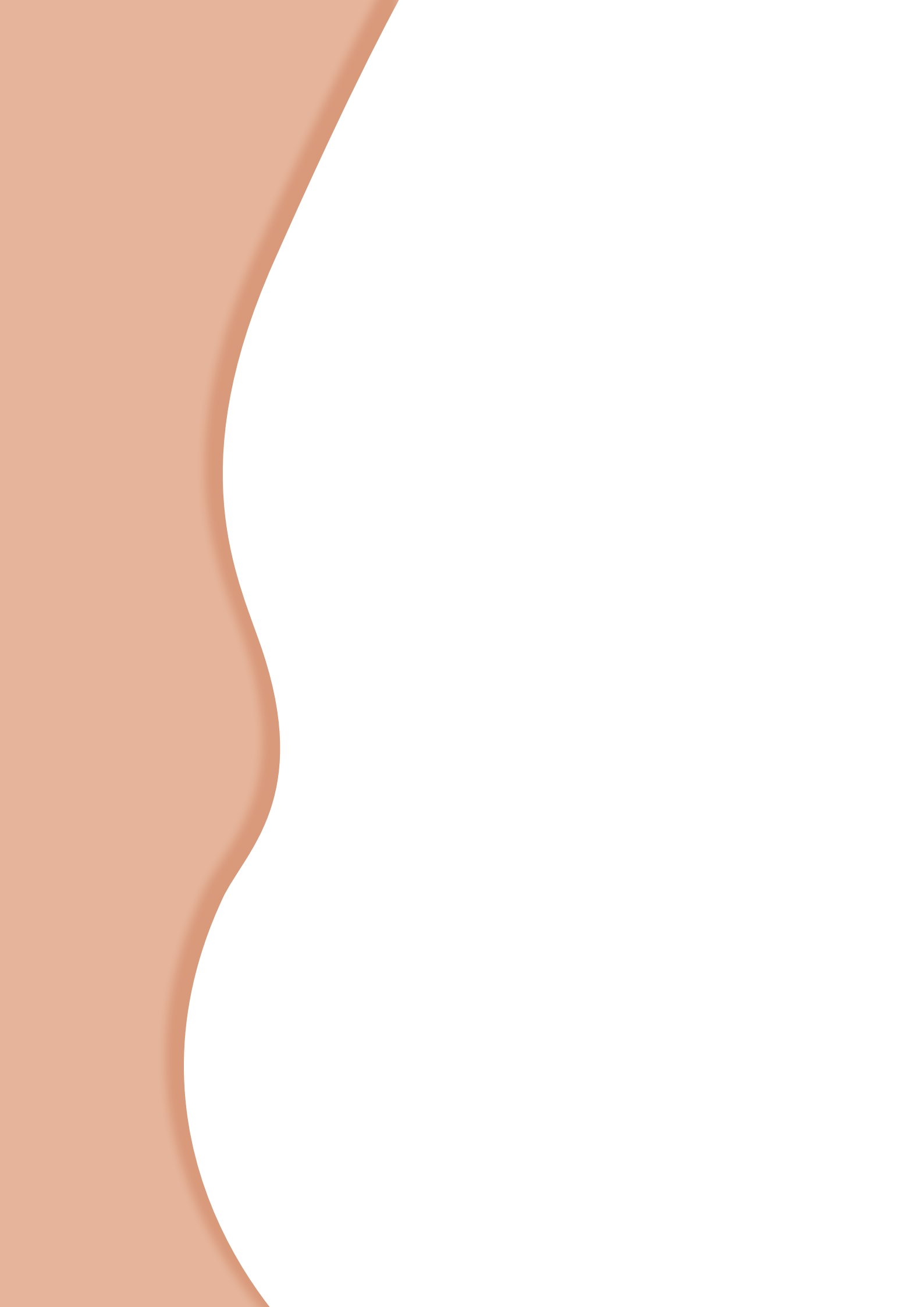
- Ça ne fait aucune doute, je lui dis. C'en est fini des vieilles structures blessantes. Les êtres humains vont enfin vivre leur vie comme ils le méritent : en dansant et en mangeant des gâteaux.

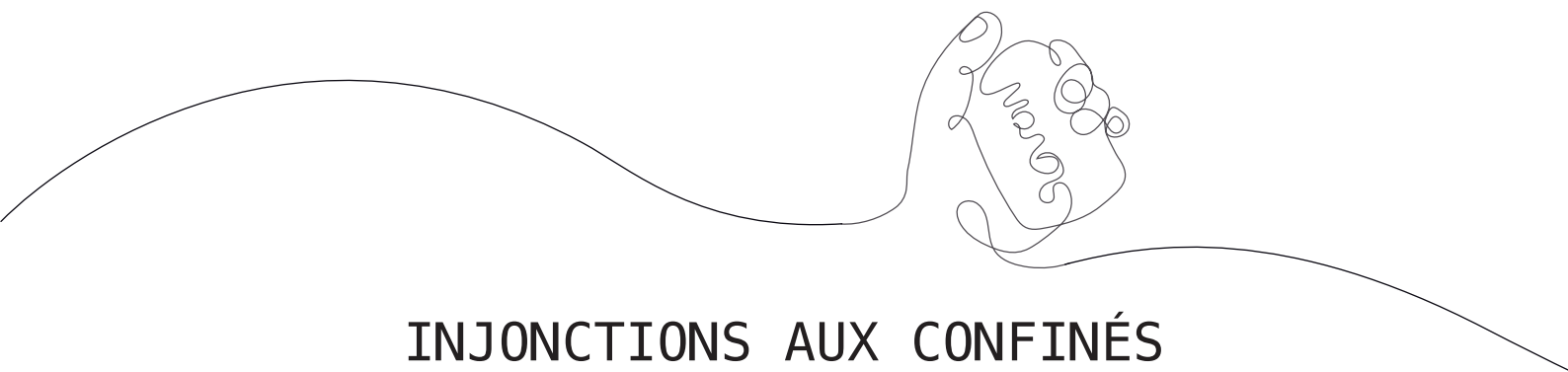
- Mais ce n'est pas une révolution, dit un jeune mec : c'est un monde devenu pâtisserie.

Billie Katie et moi nous nous regardons et je dis :

- Le nouveau monde c'est la synchronicité entre révolution et gourmandise.

Devant le centre commercial, la foule est de plus en plus grande. Des chansons commencent à naître sur les lèvres et je me dis qu'il n'y a pas de plus belle aurore.





INJONCTIONS AUX CONFINÉS

de Eric PESSAN

On doit se laver les mains.

On doit penser positif.

On doit apprendre et pratiquer les gestes-barrières.

On doit faire du sport.

On doit continuer à travailler.

On doit accepter les lois d'urgence qui nous protègent de nous-même.

On doit être créatifs.

On n'a pas le droit d'être angoissés, d'être flippés, d'avoir envie de trainer en pyjama
à bouffer des biscuits toute la journée.

On doit occuper nos enfants.

On doit éduquer nos enfants.

On doit faire classe à nos enfants.

On doit rassurer nos enfants.

On doit se préparer à redresser l'économie.

On doit bien comprendre à quel point nos maladies, nos soins, nos convalescences
mettent l'économie en péril.

On doit bien se fourrer dans le crâne que la dette s'accroît.

On doit écrire à chaud le chef d'oeuvre du confinement.

On doit se laver les mains.

On doit garder le moral.

On doit faire des efforts.

On doit être convaincus que la force est affaire de volonté.

On doit s'épanouir.
On doit être raisonnables.
On doit contribuer à l'économie.
On doit s'organiser.
On doit prendre notre mal en patience.
On doit 135 euros et subir un rappel à la loi.
On doit comprendre que le gouvernement fait au mieux.
On doit tenir debout.
On doit jouer avec les enfants.
On doit savoir que les drones sillonnent les rues pour notre sécurité, que notre smartphone est traqué pour notre sécurité, que nos données personnelles sont lues pour notre sécurité.
On doit repenser à la dette, à la chute du PIB, à notre responsabilité dans cette crise.
On doit se dire qu'il se publie trop de livres, après tout, tout comme il se jouait trop de pièces de théâtre ou qu'il se donnait trop de concert ; ce n'est pas si grave si la culture perd des moyens, les plus rentables en sortiront plus fort.

On doit se laver les mains.

On ne doit pas avoir envie de pleurer, d'être d'humeur maussade.
On doit s'informer, écouter les discours, regarder la télévision, écouter la radio.
On doit télétravailler.
On doit en profiter pour faire le ménage.
On doit en profiter pour ranger.
On doit en profiter pour laver les vitres.
On doit en profiter pour passer l'aspirateur.
On doit en profiter pour cuisiner de bons petits plats.
On doit aller travailler la peur au ventre si on est caissier, ouvrier, médecin, manutentionnaire, facteur, vendeur en boulangerie, main d'oeuvre remplaçable.
On doit signer des décharges illégales dans lesquelles on s'engage à ne pas attaquer notre employeur si jamais on le chope, ce virus.
On doit se faire plus invisible que jamais si on vit dans la rue.
On doit comprendre que l'économie de marché fonctionne à flux tendus pour maintenir une compétitivité exemplaire et qu'en vertu de ce principe les stocks dormants de masques chirurgicaux, de gel hydroalcoolique et de médicaments n'avaient aucun intérêt.
On doit bien comprendre que les masques et les gants sont un produit de l'économie, qu'ils subissent comme nous tous la loi de l'offre et de la demande et qu'il est normal que leur prix ait augmenté de 1200 %.

On doit accepter une justice aléatoire, c'est la crise. Qu'y pouvons-nous si un flic vous laisse passer pour vous rendre au chevet de votre père mourant et qu'un second, un peu plus loin, lui, vous verbalise d'une amende de 135 euros et vous obliger à rentrer chez vous.

On doit accepter que la police frappe pour notre bien, comme l'adulte frappe l'enfant pour lui faire comprendre les grands principes de l'éducation.

On doit se laver les mains.

On doit aider les enfants à suivre les cours.

On doit en profiter pour lire.

On doit en profiter pour écouter des podcasts.

On doit en profiter pour se mettre au yoga.

On doit courir, mais pas trop loin.

On doit penser à soi.

On doit penser aux autres.

On doit applaudir à 20h comme – il y a quelques années – on mettait des bougies à nos fenêtres en mémoire des victimes du terrorisme, avec l'illusion d'accomplir quelque chose pour autrui.

On doit tousser dans son coude.

On doit prendre sa température.

On doit imprimer son attestation de déplacement dérogatoire ou – à défaut – la recopier sur papier libre.

On doit se concentrer sur son bien-être.

On doit accepter que durant la crise soient votées des lois d'exceptions afin de faciliter le travail du gouvernement.

On doit bien comprendre qu'il faudra d'une manière ou d'une autre combler le déficit de l'assurance maladie.

On doit bien comprendre qu'il serait mesquin de s'interroger sur la nécessité de trimbaler des malades dans tout le pays en train plutôt que de rouvrir les hôpitaux qui ont été fermés parce qu'ils étaient trop coûteux.

On doit se laver les mains.

On doit se dire qu'après tout sera comme avant.

On ne doit pas considérer cette épidémie comme un virage mais bien comme une parenthèse.

On doit penser que c'était imprévisible cette histoire de pangolin ou de chauve-souris, on ne sait pas trop.

On doit se fourrer dans le crâne que l'on vit dans le meilleur des mondes.

On doit se fourrer dans le crâne que notre système est le meilleur des systèmes.

On doit penser positif, oui.

On doit rebondir.

On doit aller de l'avant.

On doit accepter de télécharger nous même une application sur nos téléphones pour garantir notre sécurité, on ne doit pas se scandaliser si un ministre évoque le port de bracelets électroniques pour celles et ceux qui n'auraient pas de smartphone.

On doit accepter l'idée de travailler plus une fois la parenthèse refermée.

On doit faire des efforts pour notre pays.

On doit considérer qu'il est à nous de faire des efforts pour le pays et non l'inverse.

On doit éviter de faire la mauvaise tête, d'être critique, de saper l'effort national en rappelant – par exemple – que l'on vit toujours sous les lois d'exception de 2015, comme les Etats-Unis n'ont pas abrogé celle de 2001.

On doit être responsables et arrêter de critiquer des mesures qui ont été prises dans la précipitation et la panique en opposant des arguments calmes et raisonnés ; ce n'est pas d'avoir raison ou tort qu'il est question, c'est du respect de l'autorité.

On doit se dire que le monde d'avant était idéal et qu'il renaitra à l'identique, avec simplement l'obligation nouvelle des masques et des gestes barrières.

On doit se laver les mains.

On doit avoir confiance.

On doit respecter les distances de sécurité.

On doit coudre soi-même un masque protecteur.

On devrait – à la limite – commencer à bricoler un lit de réanimation, avec une pompe à vélo ou un gonfleur de matelas de camping pour une intubation en urgence.

On ne doit pas perdre son sens de l'humour, être en panne d'inspiration, ne pas arriver à écrire une ligne, ne pas parvenir à jouer deux accords, ni à chanter, ni à danser.

On doit profiter de ce temps pour être immédiatement productif, fécond, inventif, actif, entreprenant, efficace.

On doit renoncer à nos congés payés.
On doit renoncer à nos jours de vacances.
On doit tout mettre en oeuvre pour éviter de perdre des points de PIB ; ce serait pire que tout, une véritable catastrophe, cette fois.
On doit relire Proust, apprendre l'inuktitut, faire des abdos, écouter les cours du Collège de France.
On doit être surveillés par des drones qui nous protègent de nous-même.
On doit bien avoir son attestation de déplacement dérogatoire pour traverser la rue et aller acheter le pain.
On doit accorder notre confiance au gouvernement, même si les ministres contredisent le Président qui contredit les comités scientifiques.
On doit comprendre que si un vaccin est découvert, il aura un coût.
On doit comprendre que ce genre de crise oblige à trier les priorités, c'est-à-dire les populations parce qu'un travailleur valide vaut plus qu'un vieillard usé.

On doit se laver les mains.

On ne doit pas télétravailler en maugréant.
On doit lutter contre les humeurs chagrines.
On doit attendre derrière la ligne tracée au sol.
On doit entrer par ici et ressortir par là, sans se croiser.
On doit admettre que nous sommes tout de même un sacré fardeau pour la société avec nos faiblesses et nos maladies.
On doit bien accepter que les marchandises et les hommes circulent, sinon le commerce s'effondrerait.
On doit continuer de signaler tout coli suspect qui nous paraîtrait abandonné.
On doit accepter d'être surveillés pour notre sécurité.
On doit avoir foi en la sincérité des déclarations.
On doit penser que tout ce qui pouvait être fait a été fait.
On doit se préparer à mettre les bouchées doubles.
On doit anticiper la relance.
On doit se dire que la dette, ce n'est pas la Covid-19, la dette c'est nous.
On doit ouvrir les yeux, personne n'a rien pour rien.
On doit bien se fourrer dans le crâne que le bilan des morts est une chose, mais que la récession serait encore pire.

On doit se laver les mains.

On ne doit pas se laisser aller.
On ne doit pas ne plus avoir de désir.
On ne doit pas se vautrer en boule en attendant.
On doit penser, agir, chanter, applaudir, rebondir à l'aide de pensées positives et enthousiastes.
On ne doit pas imaginer qu'il puisse naître une tentative de réorganisation globale de cette crise sanitaire ; c'est une crise, c'est-à-dire un problème, pas une chance.
On ne doit pas penser à une transformation.
On ne doit pas penser à une transition.
On doit recopier encore une fois notre attestation de déplacement dérogatoire.
On doit faire un effort pour le pays.
On doit freiner la décroissance.
On doit bien comprendre qu'il était nécessaire de réduire les moyens et le personnel des hôpitaux pour permettre de garder une économie saine et compétitive.
On doit penser à demain.
On doit se dire que si on ne fonce pas tête baissée dans le travail, ce sera l'effondrement.
On doit employer le mot « effondrement » et non des mots comme « transformation », « décroissance », « réappropriation ». On doit se dire que cette crise est une catastrophe, pas l'amorce d'un changement. On doit maintenant éviter que l'économie ne souffre, ce serait pire que tout : la souffrance de l'économie.
On doit foncer, c'est-à-dire être dans le mouvement parce que l'immobilité favorise la pensée.

On doit se laver les mains.

On doit s'éviter, se contourner, s'éloigner, se soupçonner.
On ne doit jamais jamais jamais se prendre dans nos bras, ni s'embrasser, ni se serrer la main, ni se donner d'accolade.
On doit être maître de nos émotions de façon qu'elles ne se transforment jamais en geste vers autrui.
On doit imaginer que l'on vit au centre d'un cercle d'un diamètre d'un kilomètre dont la périphérie est un mur infranchissable.
On doit toujours avoir sur nous notre attestation, parce que les formulaires administratifs ont une valeur que notre parole sur l'honneur n'a pas.
On ne sait pas trop si on doit laisser nos courses plusieurs heures dans le coffre de notre voiture avant de les toucher.
On ne sait pas trop si on doit se changer entièrement et se doucher au retour du supermarché.

On doit porter un masque et si on n'en trouve pas, on n'a pas le droit d'employer le mot pénurie.

On ne doit pas se demander pourquoi c'est à un conseil de défense qu'il revient de gérer une crise sanitaire.

On n'a pas le droit de faire du mauvais esprit alors que la nation a besoin d'attitudes positives, de citoyens soudés, d'efforts solidaires.

On doit accepter des mesures qui sont prises pour notre bien.

On doit se fourrer une bonne fois dans le crâne que ceux qui nous dirigent savent mieux que nous, qu'ils ont plus important à faire que d'être à l'écoute de nos jérémiades, de nos chouineries, de nos peurs.

On doit arrêter de pomper l'air avec nos arguments sur la défense des libertés individuelles.

On doit être adulte mais accepter que le gouvernement nous considère comme ses enfants.

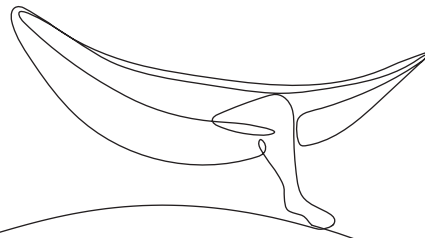
On doit se faire une raison, on n'a pas vraiment besoin d'aller au théâtre, d'aller au concert, d'aller au spectacle, d'aller au musée, d'aller à la bibliothèque, d'aller acheter des livres ; d'aller voir, lire, écouter, vivre.

On doit se laver les mains.

On doit, oui, se laver les mains pour les garder propres.

.





CROIRE AU MONDE OU NON

de Coline PIERRÉ

DEUXIÈME ÉTAGE, PORTE DROITE : un homme ou une femme

PREMIER ÉTAGE, PORTE FACE : une femme

TROISIÈME ÉTAGE, PORTE DROITE : un homme

DEUXIÈME ÉTAGE, PORTE DROITE

Je viens de lire un livre qui commence par cette phrase : « Je me suis aperçue depuis quelque temps que je ne croyais plus au monde ». Ai-je moi aussi cessé de croire au monde ? Le monde actuel nécessite-t-il qu'on croie en lui ? Le mérite-t-il ? Quand le réel commence à perdre de sa réalité, c'est peut être qu'il devient trop réel. Qu'il ne laisse plus de place à l'imagination. Et sans imagination, sans possibilité de projeter de l'invention pour rendre l'existence tangible, le réel devient lisse, insaisissable. Mes mains glissent sur le dehors, impossible de s'y accrocher. On a mis du temps à l'envisager, cette pandémie. On peine encore à accepter sa durée, sa dangerosité, à accepter qu'il faille changer nos modes de vie. Parce que se protéger c'est entériner le réel autant que notre vulnérabilité. Accepter de croire et ne plus croire au monde.

Je crois que moi non plus, je ne crois plus au monde.

PREMIER ÉTAGE, PORTE FACE

Je me sens apaisée.

Je suis apaisée et je ne peux pas le dire. Je me sens moins seule, aussi.

Je ne me suis même jamais sentie aussi peu seule que depuis qu'une crise sanitaire mondiale a éclaté. Depuis que chacun est forcé de s'enfermer chez lui pour ne pas devenir une onde de choc, une antenne-relai. N'allez pas croire que je me réjouis du malheur général ou que je trouve une satisfaction à voir certains craindre pour leur vie et d'autres souffrir de l'isolement. C'est plutôt qu'enfin chacun semble percevoir le monde de la même façon que moi. Enfin ma vision de l'existence concorde avec celle de la majorité. En ce qui me concerne, le monde ne m'a jamais semblé aussi inoffensif que depuis que je n'ai plus aucune obligation de le fréquenter. Je suis libre, je ne souffre plus de la solitude, car la solitude est devenue la norme. Je sais que tous, terrés chez nous, nous peuplons nos petits terriers. Là, dans chacun des appartements qui entourent le mien, sous mon plancher et au-dessus de mon plafond, de l'autre côté des murs, en face de mes fenêtres, il y a toujours quelqu'un. Tout le temps. Existe-t-il plus paisible sentiment ? Nous sommes comme des lucioles qui illuminent la ville. Je vis avec mes voisins, avec leurs bruits qui traversent mes murs. Autour de moi des chasses d'eau, des roulements de billes sur le sol et des vocalises peuplent mes journées. C'en est fini de ce silence étouffant. Ils sont venus habiter ma solitude et mon isolement. Ils sont comme des spectres, présents mais absents, ils sont là mais toujours à distance, intangibles, ils n'empiètent jamais trop mais toujours un peu. Je préfère infiniment les écouter les gammes au violon de la voisine, plutôt que de faire la bise à des collègues de travail que je n'aime pas. Mon corps devient aérien et c'est comme s'il prenait enfin corps. Plus menacé, plus limité, il se dilate, je suis en expansion. Je deviens l'univers.

TROISIÈME ÉTAGE, PORTE DROITE

Chaque matin je me réveille et je m'attends à ce que sur tous les écrans de télévision et les réseaux sociaux une grosse tête rougeaude d'un type moqueur me dise :

Allez, c'était une blague. On arrête tout. Ça suffit, vous en avez suffisamment bavé. Vous avez angoissé, vous avez réfuté, vous avez été sidérés, vous avez connu l'immobilité, la peur et la conscience excessive de vos mouvements et de vos déplacements. Vous avez compté vos morts et vos blessés, vous avez dû choisir, vous avez éprouvé les conséquences de vos actions et de vos inactions. Vous n'avez pas vécu de guerre, non, mais à l'instar des générations qui vous ont précédé, vous avez perdu votre légèreté. Alors c'est bon, vous êtes prêts.

Allez, c'était rien qu'une blague. On arrête tout on recommence un peu mieux. D'accord ?

Mais non.

Chaque matin je me réveille et sur les écrans de télévision et les réseaux sociaux il y a côté pile des flics qui expulsent violemment des migrants d'un camp et tabassent un producteur de musique, et côté face des députés qui votent un texte liberticide offrant l'impunité à ces mêmes flics coupables de violences. J'ai envie de crier à travers les murs, les sols et les plafonds de mon appartement, de secouer l'immeuble pour en faire remuer les habitants comme des grelots.

J'attends encore une fois que quelqu'un quelque part dise : *Allez c'était une blague, on arrête tout.*

Mais non.

On ne recommence pas mieux.

On continue pire.

Alors je dis non. Non !

DEUXIÈME ÉTAGE, PORTE DROITE

Je me pose une question, ce matin. Peut-être que ce n'est pas au monde que j'ai cessé de croire, mais au futur.

Après tout, le futur, le mien et celui de tout le monde, s'est arrêté comme si un mur s'était érigé entre ce soir et demain matin, un grand mur de béton armé tout neuf, pa s encore tagué par nos cris de colère et de révolte, ou par nos désirs d'horizons et d'art - mais ça viendra, bientôt. Désormais, on reflue tous un peu vers le passé et les souvenirs, on exhume de vieilles photos du *temps d'avant*, on regarde avec nostalgie notre *vie d'avant*, on se demande *quand le monde redeviendra comme avant*. Et puis à force de se le demander et de ne pas avoir de réponse, on se demande si le monde redeviendra celui qu'on a connu, est-ce que cette nouvelle vie en dents de scie n'est pas juste une nouvelle normalité. On devient mélancolique, on regrette ce qui s'est évaporé. Sans futur, on découvre que le présent ne suffit pas. Que le présent seul est immobile, incomplet.

Faut-il qu'on se tourne vers d'autres espaces-temps ?

PREMIER ÉTAGE, PORTE FACE

La voisine du quatrième étage porte droite a accroché un petit mot dans l'entrée pour proposer de créer un groupe WhatsApp entre voisins. Des personnes âgées ou fragiles ont-elles besoin que nous leur fassions leurs courses ? Y a-t-il des soignants dans l'immeuble ? Quelles sont les compétences de chacun ?

Peut-on créer un réseau d'entraide ? Partager nos savoirs et nos capacités ? Il a fallu attendre que nous soyons confinés pour la seconde fois pour que cette idée germe dans la tête de l'un des habitants. C'est mauvais signe quant à notre capacité d'entraide, non ? Ou bien cela signifie-t-il qu'on commence à se dire que ça va durer, que ça va revenir à échéance régulière ?

Je ne m'inscris pas. Je ne suis pas dans cette situation pour subir à nouveau un contact forcé avec d'autres humains ! Et puis de toute façon, je ne sais rien faire. Je n'ai aucune compétence technique ou pratique, aucun don qui puisse me servir en cas de survie, aucune envie de m'occuper des enfants ou du soin des autres, aucune capacité managériale, aucune aptitude sportive à part danser les claquettes. Mais à quoi serviront les claquettes au moment de la fin du monde ? Je serai de ceux qu'on laissera en premier sur le côté. S'il faut choisir, s'il faut sacrifier quelqu'un pour sauver une autre personne, je serai celle qu'on abandonnera sans hésitation. Je ne sers à rien - et je m'en satisfais bien. Alors autant ne pas encombrer mes voisins avec mon existence.

Je mourrai seule, mais en dansant.

Et puis de toute façon, j'ai d'autres

TROISIÈME ÉTAGE, PORTE DROITE

C'en est fini de la tiédeur et de la timidité. Je vais prendre fermement position. Je suis contre. Voilà.

Je suis opposé à cette pandémie.

Pourquoi n'y a-t-il eu aucun vote ? Aucune concertation citoyenne ? J'exige un référendum !

Est-ce un complot ? Qu'est-ce que la nature essaie de nous cacher ? Comment a-t-elle pu nous imposer une pandémie sans notre approbation ?

C'est décidé : je refuse le virus. Va-t'en, saleté de virus. Hors de ma vue. Tu n'es pas le bienvenu.

Je suis pourtant quelqu'un de positif, j'aime exprimer mon opinion en termes d'accord, en termes de soutien, je suis favorable à beaucoup de choses, je pense que la liberté doit se dilater aussi largement que s'étendent nos désirs, que la liberté de chaque individu - et surtout la mienne - est ce qui compte le plus. Alors puisque le virus s'attaque directement à MA liberté, je lui déclare la guerre !

DEUXIÈME ÉTAGE, PORTE DROITE

J'ai pourtant fait des efforts. J'ai tenté d'éprouver le réel. Littéralement, je veux dire. J'ai commencé par le tangible : j'ai cogné mes orteils contre les pieds de mon lit, je me suis coupé en tranchant un potiron, j'ai raté une marche dans les escaliers et dégringolé jusqu'au rez-de-chaussée, j'ai frappé le bas de mon dos contre le robinet de la baignoire, j'ai coincé mes doigts dans une porte. J'avais mal, mais je ne croyais pourtant pas davantage au monde. J'ai pensé alors que j'avais peut-être besoin de me confronter aussi à la violence du monde immatériel : je me suis brûlé avec la vapeur de la bouilloire, je me suis électrocuté en changeant une ampoule, intoxiqué avec le gaz de la gazinière. Mais rien à faire.

Je ne crois toujours pas au monde.

Je suis désolé, le monde. J'essaie pourtant, tu vois !

Je me rends bien compte que toi aussi tu t'échines à me rappeler ta réalité et ta force. Tu tues des gens, tu nous fais tomber malade, tu es silencieux et invisible et pourtant tu parviens à nous rendre craintifs, à nous enfermer chez nous, à nous éloigner les uns des autres.

Je le reconnais, c'est un véritable tour de force.

Tu as réussi là où bien des autres ont échoué. Bravo, je m'incline.

Mais désolé, quand même, ça ne suffit pas. Je ne crois plus à toi.

PREMIER ÉTAGE, PORTE FACE

J'ai envisagé plusieurs scénarios. J'ai envisagé de me débarrasser de mes voisins. Me cloîtrer dans l'immeuble, profiter de leurs réserves et de leur matériel, vivre enfin ma vie seule. Mais comment faire ? Les livrer au virus ? Ça pourrait durer longtemps. C'est trop aléatoire. Les tuer moi-même ? Ça supposerait de les fréquenter d'une manière ou d'une autre. Il me faudrait au moins approcher leur corps en décomposition. Alors merci bien mais non merci.

Et puis, je crois que j'ai peur qu'ils me manquent.

C'est comme si les traces de leur existence s'étaient agglomérées à moi au point de me constituer : le son de la chasse d'eau, les pas dans les escaliers, les pleurs des bébés à 1h, 3h, 5h et 7h du matin, les cris des disputes. J'ai peur qu'en me débarrassant d'eux et de ces bruits, ça laisse de petits vides partout en moi.

TROISIÈME ÉTAGE, PORTE DROITE

Dans les couloirs de l'immeuble, sur mes fenêtres, dans les rues du quartier, sur le tableau de petites annonces du supermarché et sur l'application qui réunit tous les habitants, je colle des affiches et des messages vindicatifs.

NON au virus ! Refusez le virus ! Tous ensemble, repoussons le virus hors de nos frontières ! Armons-nous, défendons-nous. Nous sommes libres !

Je me découvre une conscience politique, je me construis un sens de la justice.

Je dois m'exprimer, c'est un besoin viscéral, c'est une nécessité ! C'est notre vie qui est en danger, c'est ma liberté qui est en péril ! Je répète ce mot tout le temps, liberté liberté liberté. LI-BER-TÉ.

Le virus me menace et je ne suis pas d'accord. PERSONNE n'a le droit de me menacer !

Répétez avec moi : *non au virus !*

DEUXIÈME ÉTAGE, PORTE DROITE

Peut-être qu'au fond, croire au réel n'est pas si important.

Il y a de très bonnes fictions à habiter, des livres accueillants, des films chaleureux. Il y a des mondes imaginaires et des rêveries qui feraient une très belle maison, non ? Après tout, ce serait la meilleure façon de donner du sens à nos existences. Nos actions suivraient une logique narrative, nos oublis deviendraient des ellipses, nos ressassements, des flashbacks, nos égarements, des arcs narratifs. Des dialoguistes écriraient les textes de nos discussions, on ne balbutierait jamais, on ne répondrait jamais à côté de la plaque (ou alors ce serait intentionnel), on aurait du répondant, on ne se tromperait pas, on vivrait quantité d'émotions en accéléré. Nos destins seraient tous grandioses, on mènerait de grandes croisades ou des quêtes intimes, on effacerait ce qui nous encombre d'un coup de [ctrl]+[x], tout aurait un sens, tout serait relié, une voix off nous raconterait nos trajectoires et nos pensées. On saurait qui on est et ce qu'on fait là. Ce serait formidable. On pourrait choisir de vivre des fictions aux personnages chaleureux et fantaisistes, aux intérieurs douillets et confortables, aux vies légères et palpitantes..

PREMIER ÉTAGE, PORTE FACE

J'ai fabriqué quelque chose.

C'est un hamac que j'ai suspendu à mon plafond. Bien tendu.

J'y grimpe avec une échelle posée contre le mur.

Il y a juste assez d'espace pour me glisser entre le plâtre et le tissu.

Quand je suis allongée dedans, je suis collée contre le plafond. Et alors : je vis tout, j'entends tout.

J'écoute mon voisin du dessus qui s'interroge. Je le trouve passionnant, drôle, fou.

C'est la première fois qu'un être humain me semble si intéressant, si proche. Peut-être parce qu'il est parfaitement désincarné.

Un jour, je colle mes lèvres contre le plafond et je lui réponds.

Je dis :

Si tu ne crois plus au réel, c'est peut-être que le réel n'existe pas.

C'est la première fois que je parle à voix haute depuis des semaines.

DEUXIÈME ÉTAGE, PORTE DROITE

Si tu ne crois plus au réel, c'est peut-être que le réel n'existe pas.

La phrase résonne partout dans l'appartement, comme si ça venait des profondeurs. Des entrailles de la Terre.

Je ne sais pas qui parle. La voix est douce, plutôt aiguë, un peu cassée. Elle me fait penser à des maracas. Peut-être suis-je en train de mourir ?

De m'abstraire du monde ?

Est-ce que c'est Dieu qui me parle ? C'est toi, Dieu ?

Ou bien c'est la décomposition qui commence ? Peut-être que les vers de terre viennent de croquer dans mon cerveau.

Je m'allonge sur le sol et je dis à voix haute :

Est-ce que ça signifie que je suis en train de disparaître moi aussi ?

PREMIER ET DEUXIÈME ÉTAGES

PREMIER Je ne sais pas. Peut-être. En tout cas, je t'entends.

DEUXIÈME Oui mais est-ce que tu existes, toi ?

PREMIER Je crois.

DEUXIÈME Qu'est-ce que tu en sais ? Après tout, tu pourrais tout aussi bien avoir disparu et ne pas le savoir. Être un de ces spectres coincés entre la vie et la mort.

PREMIER C'est une possibilité.

DEUXIÈME Et ça ne t'inquiète pas ?

PREMIER Non. Si je n'existe plus alors tout est possible.

DEUXIÈME En tout cas pour le reste du monde. Plus pour toi.

PREMIER C'est déjà ça.

DEUXIÈME C'est vrai.

PREMIER Et puis si j'existe, je finirai bien par m'en rendre compte.

DEUXIÈME C'est très sage.

PREMIER Merci.

DEUXIÈME Je t'en prie.

PREMIER

DEUXIÈME

PREMIER Dis, on peut rester là et se taire un moment ?

DEUXIÈME Oui.

PREMIER

DEUXIÈME

PREMIER Tu ne pars pas, hein ?

DEUXIÈME Non.

PREMIER Moi non plus.

DEUXIÈME

PREMIER

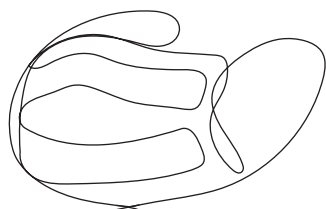
DEUXIÈME

PREMIER

DEUXIÈME

TROISIÈME **NON AU VIRUS !!!**





LES GESTES DE MINA

de Sylvain RENARD

Personnages :

Mina, adolescente, collégienne

Le jeune homme masqué, adolescent, collégien

Grand centre urbain qui porte les signes d'un essor économique régional. En périphérie, un territoire en mutation. Un nouveau quartier. En train de sortir de terre. Un soin est porté à l'architecture. Les bâtiments sont modernes, originaux. Certains immeubles viennent d'être livrés mais sont encore quasi-vides d'habitants. Certaines voies ne sont pas encore goudronnées. Des immeubles sont en chantier, de part et d'autre, des grues. La nature n'est pas encore tout à fait domestiquée. Il y a des arbres çà et là. Un vieux pin, de jeunes arbres frêles qu'on vient de mettre en terre. Des herbes hautes. Entre les immeubles, les restes d'un muret de pierre, qui date d'un autre âge et délimitait sans doute un espace de jardins, de prés, de cultures maraîchères, aujourd'hui disparues.

Boue, flaques, planches, fleurs, pierres... Papillons peut-être, bouts de tuyaux. Des parpaings. Cabanons en préfabriqué de chantier.

Premier matin du premier confinement. Tout est immobile. Le quartier est désert. Mina, une adolescente, revient de l'arrêt de bus avec son cartable sur le dos. Il est 8h. Elle approche de l'immeuble moderne blanc et jaune solaire où elle habite. La construction comporte de grandes surfaces de verre, mais aussi du béton, le toit est végétalisé. Mina s'apprête à rentrer chez elle. Elle compose un code à l'entrée, elle pousse la grande porte de verre. Elle entre dans le hall, puis ressort.

MINA. — Oh ! Non ! Je ne vais pas rentrer ! Je réveillerais tout le monde. Tout le monde dort encore chez moi à huit heures du matin ! *Elle remarque le petit muret de pierre non loin de l'entrée. Elle s'approche et s'assoit.* Tiens ! Petit muret ! Je ne t'avais pas encore remarqué ! Au pied de l'immeuble ! Parfaitement adapté pour s'y assoir et regarder ! Que fais-tu là, vieux muret de pierre, dans ce quartier moderne, à peine encore sorti du ventre de la terre ? On t'aura oublié ! Marquais-tu la limite d'un verger par le passé ? Te franchissait-on pour chaparder une pomme ou venir parler d'amour à l'ombre d'un bosquet ? Bon ! Je suis complètement réveillée, moi, ouais !? Et inspirée ! *Elle aperçoit soudain un cygne qui traverse la voie.* Quoi encore !? Je me pince et te vois : c'est donc que je ne dors pas ! Au beau milieu de la rue, ce cygne maintenant ! Tu me regardes et me fixes, bel animal ! Que fais-tu là ? Viens-tu nous parler d'amour, peut-être !? On dit que tu en es le symbole ? Si tu t'arrêtes au milieu de la chaussée, tu vas te faire écrabouiller !!! Triste fin pour un aussi beau symbole ! *Se ravisant.* Non. Tu ne seras pas ratatiné. Tu es ici chez toi, il n'y a absolument personne ! *Réalisant soudain l'étrangeté de la situation :* Étrange, non...? Tout est arrêté ! Les chantiers sont endormis, les grues sont immobiles. Pas de voiture à la ronde ! Pas un bruit ! Et moi qui suis tombée du lit comme chaque matin ! J'ai préparé mon cartable comme si j'allais au collège. Tête de linotte ! Les profs ont dit qu'à leur avis, ça durerait au minimum jusqu'à la rentrée des vacances de printemps ! On ne sait pas du tout ce qui va se passer maintenant ! Tout le monde s'est dit au revoir sans se toucher, le coeur gros... et... rideau ! Je ne m'en suis rappelée qu'à l'arrêt de bus complètement désert. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire pendant ce confinement ? Je déborde d'énergie, moi ! Je devrais rester toute la journée dans ma chambre, moi !? C'est impossible ! Oh ! Pardon ! Je ne me suis pas présentée, bel oiseau. Je m'appelle, Mina, cinquième A. J'habite l'immeuble, là, troisième, porte au fond à droite... On vient d'emménager ! Y'a aussi mes frères, trois, mes soeurs, deux, mon père et ma mère. C'est la fenêtre de la chambre là. Qu'est fermée. Avec les stores. Tout le monde doit roupiller. L'immeuble est comme vide encore. Il vient d'être livré. On doit être les premiers à avoir été logés. C'est bizarre d'habiter dans un immeuble vide, encore plus bizarre, lorsque tu n'as pas le droit de sortir de chez toi. *Soudain songeuse :* Qu'est-ce qu'on va devenir, ici avec ce virus invisible qui court et décime et inquiète tant que chacun s'évite... Toute la famille entassée dans l'appartement ! Dans les cartons du déménagement pas encore défaits ! Plus l'école ! Rien à faire ! Nul copain ? Pas de conversations ! Comme des oiseaux en cage ! *Le cygne s'envole et disparaît dans un battement d'aile.* Eh ! Attends !

Mina assise sur le petit muret. Devant l'immeuble. Un jeune homme à capuche, sort de l'immeuble, un masque sur le visage, des lunettes de soleil.

MINA. — Hé ! Toi ?! *Il s'arrête. Fait un geste interrogatif. Se demande si c'est lui qu'elle appelle. Viens là ! Nouveau geste interrogatif. Ben oui, toi ! À qui veux-tu je cause d'autre ? Tu es seul ! Il hausse les épaules. Il fait mine de s'en aller. Attends ! Il s'arrête. Tourne-toi ! Montre un peu ton joli minois ! Il se tourne. Approche ! Il hausse les épaules. Approche, je te dis. Il fait un pas dans sa direction. Plus ! Autre pas. Et encore ! Autre pas. On ne va pas te manger, joli garçon masqué ! Il fait un pas supplémentaire dans sa direction. On se connaît ? Il reste immobile en face d'elle. Mais comment pourrions-nous nous connaître ? Qui es-tu ? Il hausse les épaules. Muet ? Il hausse les épaules. Tu parles le français ? Il fait « oui » de la tête. Je suis, Mina ? Et toi ? Il hausse les épaules. On se connaît du collège ? Il fait « non » de la tête. On ne se connaît pas...? Il fait « oui » de la tête. Mais tu habites là ? Dans mon immeuble ? Il fait « oui » de la tête. Monsieur est joueur... Je connais tout le monde dans le secteur. Faut dire, il n'y a personne dans cet immeuble. Nous, on vient à peine d'emménager. On a passé trois nuits ici. À quoi peux-tu ressembler sous le masque que tu portes sur le visage. Il hausse les épaules. Avec les lunettes de soleil et la capuche en plus. Va deviner. Pas facile. Ces sweats à capuche... Ça me dirait quelque chose... Mais non... Ma langue au chat ! Il hausse les épaules. Fini de jouer ! Je donne ma langue au chat ! Enlève ton masque ! Il fait « non » de la tête. T'as le Covid ? Il fait « non » de la tête et s'en va en courant.*

Le jeune homme capuche sur la tête, se dirige vers l'entrée de l'immeuble en vitesse avec toujours masque sur le visage et lunettes de soleil. Il porte un sachet de viennoiserie et une baguette sous le bras. Mina est toujours assise sur le muret.

MINA. — Le revoilà, celui-là... *Le jeune homme s'immobilise.* Bonjour !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ ET MYSTÉRIEUX. — Bonjour !

MINA. — Ah ! Tu parles maintenant?! *Le jeune homme hoche la tête, puis se remet en mouvement* Mais... *Le jeune homme s'immobilise à nouveau.* Tu... *Le jeune homme se remet en mouvement* Qui es-tu, toi ?

Le jeune homme s'immobilise à nouveau.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ ET MYSTÉRIEUX. — Je suis le passant qui te passe devant avec un masque et qui t'emmerde.

Le jeune homme se remet en mouvement et marche très vite vers le hall d'entrée de l'immeuble.

MINA. — Quoi ??? Hé ! Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ?! D'où tu viens comme ça !? Et le confinement, tu ne le respectes pas !?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ ET MYSTÉRIEUX, *en pénétrant dans le hall de l'immeuble.*
— Au revoir !

Mina aperçoit un escargot et s'adresse à lui.

MINA. — Quel mystère, petit limaçon ! Un masque, il a un masque, il est le seul à avoir un masque. J'avais jamais vu ça ! Ça fait cow-boy ! Ça fait gangster ! Un peu comme toi, comme une coquille sur le dos où se cacher, mais sur le visage. Lui, il est le seul à avoir un masque dans le quartier, dans toute la ville, un des seuls à avoir un masque en France. *Criant, comme dans les films d'autrefois, on crie les titres à la une.* Pénurie à la une ! Il n'y a plus de masque ! Une pharmacie dévalisée ! Les hôpitaux n'ont pas assez de masques ! Des masques chirurgicaux revendus sous le manteau ! Le masque ne sert à rien contre le coronavirus arrivé d'un marché chinois !

Revenant à l'escargot. Tiens ! C'est même dangereux de porter un masque qu'ils disent... Et lui... il a un masque à pois !

Le jeune homme revient en vitesse.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ ET MYSTÉRIeux. — Ma mère m'a cousu le masque. Elle coud des masques pour l'hôpital qui en manque. Je ne peux pas travailler, alors, autant que je fasse quelque chose d'utile, elle dit. On est arrivés là tous les deux, la veille de votre arrivée !

Le jeune homme disparaît en vitesse.

MINA. — Attends !

Mina assise sur le petit muret. Devant l'immeuble. Le jeune homme à capuche, sort de l'immeuble, un masque à coeurs sur le visage, sans lunettes de soleil.

MINA. — Hé !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Bonjour !

MINA. — Ton nom ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Non !

MINA. — Quoi non ? Ton nom, j'ai dit !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Non, non !

MINA. — Non, non... mais oui, enfin... T'es d'où ? Qui t'es toi ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Je suis le passant qui te passe devant avec un masque et qui t'emmerde.

MINA. — Tu vas dire ça chaque fois ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Je ne sais pas !

MINA. — On m'appelle déjà chez moi la concierge de la tour carrée.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Cela ne me paraît pas insensé.

MINA. — Ça suffit ! Je veux connaître le nom de mes administrés ! Vos papiers ! Votre identité !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Au revoir !

MINA. — Où allez-vous, jeune homme ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Pardon... Mais... Je suis en règle !

MINA. — Cela reste à prouver.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — J'ai mon attestation...

MINA. — On dit ça ! Une attestation pour quoi ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — ...un déplacement dérogatoire !

MINA. — On peut voir ça...

Il sort un papier de sa poche.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Voilà !

MINA. — Toute chiffonnée !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Mais je l'ai.

MINA. — Dans quel état ! Une honte !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Je l'ai, c'est ce qui compte !

MINA. — Voyons ! Voyons !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Voilà ! Voilà !

MINA. — Oui... Mais elle a servi plusieurs fois...

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Deux ou trois fois tout au plus !

MINA. — Quatre ou cinq pour le moins !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Je ne sais plus, je mets du blanco !

MINA. — Ça se voit !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — C'est que...

MINA. — Oui ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — J'économise le papier

MINA. — Bravo !

Silence.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Alors ?

MINA. — Ça ira pour cette fois.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Manquerait plus que ça...

MINA. — Vous avez de la chance !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Ça suffit maintenant ! Assez joué ! Je peux y aller ?

MINA. — Oh ! Là ! On se calme !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Je peux y aller ?

MINA. — Il devra s'agir d'un déplacement bref, dans la limite d'une heure quotidienne.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Je sais...

MINA. — Et dans un rayon maximal d'un kilomètre autour du domicile.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Je ne sors pas du quartier.

MINA. — Mouais... J'aimerais vous croire...

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Je le jure !

MINA. — Et c'est pour ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Faire un peu de sport ! Se dégourdir les jambes. Maman dit que je suis monté sur ressort. De temps en temps, elle me met à la porte.

MINA. — Quel genre de sport ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Footing !

MINA. — Avec masque ou sans masque ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — On marche sur la tête avec cet interrogatoire !

MINA. — Attention ça frise l'outrage à agent...

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — N'importe quoi !

MINA. — Je vous mets en garde jeune homme !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Oui ?

MINA. — À l'exclusion de toute proximité avec d'autres personnes humaines !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Cela s'entend.

MINA. — On dit ça, et puis on se la coule...

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Juré ! Pas difficile ici de se tenir loin des autres...

MINA. — Permettez-moi de me méfier, jeune homme !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Il n'y a personne dans les parages.

MINA. — Pas faux... J'ai l'impression que nous sommes seuls au monde dans ce quartier à peine sorti de terre.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Seuls au monde dans cette forêt d'immeubles de béton encore vides et poussés là comme des champignons.

MINA. — Il y en a d'autres à pousser...

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Oui... Mais là... Tout est à l'arrêt !

MINA. — C'est vrai ! Y'a plus personne sur les chantiers.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Confinement !

MINA. — Un genre de bois dormant.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Une sorte de monde assoupi.

MINA. — Avec une princesse très éveillée.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Une princesse ?! Où ça? *Elle se désigne elle-même.*
Faut pas pousser non plus !

Le jeune homme s'éloigne.

MINA. — Hé ! C'est bon ! Tu peux circuler...

Le jeune homme masqué reparait.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — On a cru à une invasion avec ma mère, lorsque ta famille a emménagé vous faisiez un de ces boucans !

Toujours devant l'immeuble. Une famille de canards traverse la route tranquillement. Mina assise sur son petit muret les observe.

MINA. — Hé ! Les canards, maintenant ! Coin ! Coin ! Coin ! *Elle se lève et s'approche.* On se promène en famille ! On cancale ! On sort les canetons ! Belle journée à vous les messieurs dames ! Pétard ! Et voilà que je me mets à parler aux animaux ! Ma vieille Mina, tu es complètement cinglée. La solitude ne te réussit pas !

Elle reprend sa place sur le muret. Même jeune homme capuche sur la tête qui sort de l'immeuble en vitesse toujours avec un masque sur le visage. Mina se met en travers de sa route.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Encore toi !

MINA, se plantant devant le jeune homme . — Mollo !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Je suis pressé !

MINA. — Pressé ! Voyez-vous ça !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Parfaitement.

MINA. — Cette fois-ci, il faudra que tu me pousses pour passer. Je te barre la route.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ, la contournant pour poursuivre sa route. — Te pousser ? Certainement pas !

MINA. — Attends, toi ! J'ai quelque chose à te dire !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Ah ?

MINA. — Oui...

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Quoi ?

MINA. — Ce n'est pas si facile... Prenons le temps de bavarder un peu !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Je ne crois pas.

MINA. — Puisqu'on vient tous les deux d'arriver dans le quartier, on devrait faire connaissance.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ, *s'en allant*. — Les gestes-barrières, tu en fais quoi soudain ?

MINA. — Les gestes quoi, maintenant ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Les gestes-barrières... Tu connais pas ?

Elle fait « non » de la tête.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Bon... Je me barre...

MINA. — Attends !

Le jeune homme s'immobilise.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Oui.

MINA. — On peut discuter à un mètre de distance !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Certes !

MINA. — Ça ! On a le droit.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Oui, mais... Tu es à quatre-vingts centimètres...

MINA. — À l'aise un mètre ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Quatre-vingt centimètres !

MINA. — Un mètre.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — On va mesurer.

MINA. — Qu'est-ce que tu fais ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Je nous départage.

MINA. — Tu départages ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Quatre fois à peu près 20 centimètres. Quatre fois l'écart entre mon pouce et mon auriculaire. Oui, c'est ça, environ quatre-vingt-centimètres.

MINA. — Il est dingue !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Recule-toi un peu... d'environ dix centimètres.

MINA. — Si tu insistes.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Voilà.

MINA. — Tu es rassuré ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Je me tiens hors de portée du virus aéroporté. Qu'est-ce que tu voulais me dire ?

MINA. — Euh... Je ne sais plus avec tout ça...

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Faudrait savoir !

MINA. — Tout à l'heure j'ai vu une famille de canards traverser la route. Si tu avais vu le spectacle !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Oui

MINA. — C'est incroyable, cette période, pour la nature.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Le confinement ?

MINA. — Le printemps !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Le printemps ?

MINA. — Oui, c'est le printemps, t'en es-tu rendu compte au moins ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — C'est tout ?

MINA. — On ne voit pas des canards tous les jours au beau milieu d'une ville !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Oui. Et puis ?

MINA. — C'était hyper beau !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Sûrement

MINA. — Toute une famille à la queue-leu-leu.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — En effet...

MINA. — J'avais envie de le partager avec quelqu'un !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Moi ?

MINA. — Pourquoi pas !?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Mais pourquoi ?

MINA. — Comme ça...

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Ah...

MINA. — Voilà

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Je peux y aller à présent ?

MINA. — Sûr, je ne voudrais pas te faire perdre de ton précieux temps.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — De quoi ?

MINA. — Tu m'as dit que tu étais pressé ! Allez ! Ouste !

Le jeune homme sort de l'immeuble avec son masque grand public sur le visage. Mina est assise sur le muret. Elle ne le regarde pas. Il s'apprête à passer devant elle, puis, étonné parce qu'elle ne parle pas, il s'arrête et la regarde. Elle ne le regarde toujours pas.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Ben, qu'est-ce que tu as, tu ne dis rien ? Tu n'as pas vu de cygne, de biche ou de lion passer ?

MINA. — T'es con !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — La nature... Tout ça

MINA. — T'es vraiment...

Silence.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Tu as perdu ta voix ?

MINA. — Je ne suis pas en forme.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Tu te sens souffrante ?

MINA. — Ce n'est pas ça...

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Tu n'es pas atteinte par la maladie au moins !

MINA. — Non...

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Sûre ?

MINA. — Je ne crois pas...

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Tu es bien pâle !

MINA. — Je n'ai pas de fièvre !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Sûre ?

MINA. — Touche !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Ah ! Non ! Impossible !

MINA. — Ah oui ! Les gestes barrières ! Mais je n'en ai pas...

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Alors ?

MINA. — C'est tout autre chose !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Tu m'intrigues...

MINA. — Je n'ai pas envie d'en parler avec toi...

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Ah...

MINA. — Je suis scandalisée et triste et chose.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Ça fait beaucoup...

MINA. — Ma cousine, Perrine, devait se marier aujourd'hui ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Et ?

MINA. — On était tous invités à sa fête depuis six mois...

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Et ?

MINA. — Et puis voilà tout !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Et voilà quoi ?

MINA. — À cause du confinement, tout ça, ça s'enroue, ça s'annule, c'est nul et non
avenu, tout est annulé.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Oh !

MINA. — Mes parents nous l'ont annoncé au réveil ! J'avais barré un à un les jours
du calendrier.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Mince !

MINA. — De toute façon, on n'avait pas le droit de se déplacer. Si les noces avait eu lieu, je n'aurais pu y assister.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Oui !

MINA. — Quand même, une salle louée pour des prunes

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Dur !

MINA. — Et une robe de mariée placardisée !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Triste !

MINA. — Un gâteau, remisé... au congélo avec les sentiments d'amour...

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Un énorme gâchis !

MINA. — Que la fête soit annulée, soit... mais pas la cérémonie à la mairie quand même !!! Pas l'échange des anneaux !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — La cérémonie en mairie aussi !?

MINA. — Te rends-tu compte?!

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — C'est triste !

MINA. — Si ça continue, cette épidémie aura la peau de l'amour...

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Tu exagères un tout petit peu... L'amour ! L'amour ! Rien ne peut l'arrêter, l'amour !

MINA. — Tu n'y connais rien... on ne pourra bientôt tout simplement plus s'aimer.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Mais l'amour est plus fort que...

Il s'interrompt. Il ne sait visiblement plus quoi dire.

MINA. — Tu vois tu ne sais plus quoi dire !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — L'amour est une immense vague qui submerge tout.

MINA. — Quelle guimauve !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Vraiment ? Je croyais...

MINA. — Quelle plaie, ce mec !

Mina se met à pleurer doucement.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — J'ai l'impression que tu as un gros chagrin,

MINA. — Oui. C'est terrible quand on a nos âges ! *Elle pleure.*

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Mina...

MINA. — Tu m'as appelée Mina...?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Oui. *Elle se met à renifler un peu plus fort.* C'est bien comme ça que tu t'appelles ?

MINA. — C'est terrr-rible !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Terrible ?

Mina pleure de plus belle.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Et je ne peux pas te consoler.

MINA. — Pourquoi oua oua oua ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Je ne peux pas te prendre dans mes bras !

MINA. — Pourquoi oua oua oua ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — À cause des gestes barrières, le coronavirus, Mina, tout ça...

MINA. — Le CONAROVIRUS, tu veux dire !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Oui... Ce débilovirus.

MINA. — Je ne sais même pas à quoi tu ressembles sous ton masque. Il pourrait se trouver que tu sois la pire des mochetés et je ne m'en rendrais même pas compte. Je suis juste dégoûtée aujourd'hui.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Il nous faudra nous armer de courage pour nous tenir au difficile. Il faudra s'y tenir. « Tout ce qui vit, s'y tient. »

MINA. — Si c'est pour dire des âneries pareilles, ce n'était vraiment pas la peine de t'arrêter pour me parler !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Oh ! Ça va à la fin ! J'essaie juste de te remonter le moral, moi !

MINA. — Je te hais, jeune homme masqué !

Petite pluie. Le jeune homme à capuche sort avec un parapluie.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Tu passes ton temps assise devant l'immeuble...

MINA. — J'ai chaud... Je prends l'air !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Mais il pleut...

MINA. — Ah ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Tu n'avais pas remarqué ?

MINA. — Non...

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Ben, il pleut...

MINA. — Je suis trempée.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — À mon avis, tu passes bien plus de temps assise ici que l'heure réglementaire.

MINA. — Tu crois vraiment ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Si on cherche Mina, on est sûr de la trouver assise sur son muret quelle que soit la météo.

MINA. — Oui... Bon...Y'a toute ma famille là-haut devant la télé et y'a pas trop de place dans l'appartement. On est serrés comme des sardines en boîte. Alors, ça fait du bien d'être dehors.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Même sous la pluie ?

MINA. — Même sous la pluie, dans la gadoue.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Je t'ai vue de ma chambre.

MINA. — Tu m'espionnais ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Mais non !

MINA. — Ouais... Bien sûr...

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Comment peux-tu croire ?

MINA. — Tu me matais, vicelard !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Je t'ai apporté un parapluie !

MINA. — Ah oui ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Tiens !

MINA. — Merci ! C'est gentil. Tu veux t'abriter avec moi ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Non

MINA. — Alors tu seras trempé à ton tour, si tu restes ici planté, c'est malin ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Peut-être, oui.

MINA. — C'est sûr vu ce qu'il tombe !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — En effet !

MINA. — Alors ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Alors quoi ?

MINA. — Tu viens t'abriter ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Et les distances barrières ?

MINA. — Ah ! Oui !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Tu n'arrives pas à te mettre à la page du protocole sanitaire !

MINA. — Je ne pourrai jamais m'y faire. Sauf avec ma famille. Avec eux, au moins, grâce aux distances barrières, je respire un peu !

Ils restent immobiles sous la pluie.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Il pleut des seaux.

MINA. — Oui.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Ça y est maintenant !

MINA. — Ça y est, quoi ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — C'est bon ! Je suis trempé !

MINA. — Il fallait s'y attendre ! C'est ridicule !

Elle rit. Il rit avec elle.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — En effet !

Ils s'arrêtent tous les deux de rire. Ils se regardent.

MINA. — Tu as vu, il y a plein d'escargots partout !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Faut que ça s'arrête, les escargots ! Cela devient impossible !

MINA. — C'est rigolo ! Je n'en avais jamais vus autant

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Oui... Ben... J'en ai écrasé un ce matin en faisant mon footing.

MINA. — Oh ! Le pauvre !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Je ne savais plus où mettre les pieds aussi.

MINA. — On aurait dit une danseuse classique qui faisait des pointes.

Même place.

MINA. — Qu'est-ce que je peux faire ? Je sais pas quoi faire ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Fais tes devoirs !

MINA. — C'est complètement idiot ce que tu dis !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Ah... Je croyais pourtant te donner un bon conseil.

MINA. — Tu pourrais pas réfléchir un peu avant de parler ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Peut-être...

MINA. — Qu'est-ce que je peux faire ? Je sais pas quoi faire ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Quand même... T'as pas l'air de bosser beaucoup pour l'école...

MINA. — Ah ! Non ! Pas question de travailler ! Je veux absolument savourer pleinement le temps qui passe... Pas envie de faire comme ces petites fourmis qui passent leur temps à travailler sans rien comprendre à rien de ce qui leur arrive !

Même place.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Tiens v'là la concierge de la tour carrée.

MINA. — C'est pas gentil...

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Sérieusement.

MINA. — Arrête ton char !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Je suis pressé.

MINA. — pfff....

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — J'ai rendez-vous.

MINA. — Bien sûr !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Laisse-moi passer, petite soeur.

MINA. — Je ne suis pas ta soeur... T'as compris ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Calmos... Je disais ça juste affectueusement...

MINA. — Ouais... Ben... Tu te carres ton affection au cul...

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — C'était juste une façon de parler

MINA. — Je déteste cette façon de parler soi-disant protectrice !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Pardon ! Je dois y aller !

MINA. — Quel jeune homme occupé !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — J'ai à faire en effet

MINA. — Pfff ! Un RDV ? En plein confinement ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Et alors ?

MINA. — C'est interdit !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — T'es de la police ?

MINA. — Non

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — T'es jalouse ?

MINA. — Non !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Alors ?

MINA. — Et le virus ?!

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — T'es inquiète ?

MINA. — Non. Je fais semblant. Mais toi, oui... T'as la trouille.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Ma mère m'a demandé d'aller faire des courses pour la vieille dame de l'immeuble d'en face. Et quand ma mère demande quelque chose, y'a plus de virus qui tienne.

MINA. — Madame Chauvet ?

Le jeune homme sort de l'immeuble masqué. Mina n'est pas assise sur le muret. Sur le muret, il voit un hérisson et se met à lui parler.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Mina ?! Est-ce que tu te serais transformée en hérisson ? Mina ! Réponds-moi ! Vraiment ? C'est toi ? Sinon que ferais-tu sur ce muret ? Tu ne dis rien ? Je peux m'asseoir ? En respectant les distances barrières bien entendu ! *Il s'assoit à côté du hérisson et continue de lui parler.* Puis-je faire quelque chose pour toi ?

Mina survenant derrière lui.

MINA. — Bonjour !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Oh ! Te voilà ! Ne te voyant pas ! Je croyais que tu t'étais transformée en hérisson.

MINA. — N'importe quoi ! Tu es tombé sur la tête.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — J'avais peur pour toi !

MINA. — N'importe quoi !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — T'étais où ?

MINA. — Ça te regarde ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Non !

MINA. — J'étais en pleine conversation avec mon prof principal si tu veux savoir... Il m'a appelée pour me demander comment se passaient les cours à distance. Je lui ai dit : « tintin... Soit on va à l'école, soit on y va pas. Moi, je ne fais rien. »

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Tu lui as dit ça ?

MINA. — Qu'est-ce que tu fais assis sur le muret ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Tu n'étais pas là alors... Je me suis assis. Je t'attendais. Mais je te laisse ta place.

MINA. — Ce n'est pas ma place.

Ils restent tous les deux assis sur le muret.

MINA, soudainement. — J'ai envie de t'embrasser

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Tu es folle ! Et les gestes barrières, tu en fais quoi ?

MINA. — Si seulement j'avais un masque, je t'embrasserais !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Ah oui ?

MINA. — C'est autorisé, je crois, d'embrasser avec un masque !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Je ne crois pas.

MINA. — Imagine-toi que cette pandémie dure jusqu'à la fin des temps ? On ne pourra plus jamais entamer une histoire d'amour en posant ses lèvres sur celles d'un inconnu.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Tu as l'habitude d'entamer une histoire d'amour en posant tes lèvres sur celles d'inconnus.

MINA. — Non !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Tu m'as fait peur.

MINA. — Tu es un peu peureux comme gars.

Silence.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Pour le masque, je peux toujours demander à ma mère de t'en coudre un, si tu veux...

MINA. — Quoi ?!

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Rien...

Silence.

MINA. — J'ai mal entendu peut-être ? Voudrais-tu que ta mère me couse un masque pour que nous puissions nous embrasser sur la bouche ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Tu n'as rien entendu !

Silence.

MINA. — C'est ce que tu as pensé, avoue !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Mais non...

Silence.

MINA. — Quelle belle journée ! Tu ne dis rien ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Non, je...

MINA. — Ben... Dis quelque chose... Tu viens de me faire une déclaration d'amour !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Non, je...

MINA. — Tu es tout rouge maintenant ! C'est malin !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Qu'est-ce que tu es bête !

MINA. — Et voilà ! Tout de suite : les insultes !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Pardon

MINA. — Juste quand ça devenait intéressant.

Silence.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Bon... je crois que cela fait plus d'une heure que je suis là, maintenant.

MINA, *le singeant*. — Bon... je crois que cela fait plus d'une heure que je suis là, maintenant. Quel crâneur avec sa montre !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Va falloir que je rentre.

MINA. — Tu ne respectes pourtant jamais les temps limités

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Oui... mais là, j'ai envie de les respecter. Une heure max, c'est une heure max.

MINA. — Demande à ta mère de me faire un masque.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Oui, ben... on verra...

Mina sur son petit muret. Devant sa tour. Même jeune homme capuche sur la tête qui sort de l'immeuble en vitesse toujours avec un masque sur le visage.

MINA. — Attends !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Je n'ai le temps de bavarder, Mina. Je dois aller faire les courses encore pour Madame Chauvet.

MINA. — Madame Chauvet ! Madame Chauvet ! Quelle barbe, celle-là ! Tu te souviens de ce dont on a parlé, hier.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Non !

MINA. — Vraiment ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Si je te le dis !

MINA. — Les masques ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Non... Écoute, je suis très pressé, je n'ai vraiment pas le temps de fainéanter avec toi.

MINA. — Ah ! Bon !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Ben... oui...

MINA. — Oh... Je suis si déçue. Je m'étais fait des idées ! Je croyais que nous allions vivre quelque chose de très beau !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Mais non ! Tiens ! Au fait...

MINA. — Oui ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Ma mère t'offre un masque.

MINA. — Oh ! Un masque ! Je suis si heureuse !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — ...

MINA. — Pourquoi ne me l'as-tu pas dit tout de suite ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Je lui ai dit que tu en avais besoin, toi aussi, pour faire les courses de Madame Chauvet.

MINA. — Mais non ! Mais ce n'est pas pour ça !

Mina et le jeune homme portent tous les deux leur masque. Ils sont assis sur le muret, respectant les distances barrières.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Alors ?

MINA. — Alors quoi ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Tu préfères le faire avec ou sans ?

MINA. — Chut !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Quoi ?

MINA. — Tais-toi !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Quoi ?

MINA. — Arrête...

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Tu ne veux pas en parler !?

MINA. — Si. Mais pas là !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Pourquoi ?

MINA. — Je crois que nous n'avons pas intérêt à ce que ça se sache.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — De toutes façons, il n'y a personne ici pour nous entendre.

MINA. — Je ne sais pas, j'ai l'impression d'être écoutée par un téléphone ou un drone invisible... Cette mouche, peut-être...

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Complètement parano, la meuf ! Il fallait un désert pareil pour qu'un tel amour puisse s'épanouir.

MINA. — Ne parle pas de nos baisers ici. Ça me gêne !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Sous nos masques, respectant les distances barrières, personne n'imaginerait à mal.

MINA. — Valentin.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Quoi ?

MINA. — C'est joli ce nom : Valentin. Maintenant, j'ai quelqu'un et ce quelqu'un porte un nom.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Regarde tous ces oiseaux dans le ciel, Mina... Des nuées.

MINA. — C'est beau !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — J'ai envie de t'embrasser encore et encore.

MINA. — Arrête. Moi aussi

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — C'est malin

MINA. — Sous les fenêtres de l'immeuble.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Non !

MINA. — Dis seulement où ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Quels terrains d'exploration magnifiques tous ces chantiers suspendus !

MINA. — Certes.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Ces cabines de grues immobiles dans le ciel ?

MINA. — Cette nuit ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Dans ces cabanons de chantiers désertés.

MINA. — Dis plutôt quand ?

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Mais calme-toi !

MINA. — J'en connais un autre qui perdit récemment toute contenance. Au final, je ne pensais pas que tu enlèverais aussi facilement ton masque.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Ne te moque pas

MINA. — Je ne me moque pas... Quelle surprise ces traits de visage soudain exposé !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Tu te ris de moi...

MINA. — Non. Pas du tout !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Tu persiffles, perfide !

MINA. — Au départ, tu pensais que je devais avoir un masque pour que nous puissions nous embrasser, mais finalement, tu as voulu tomber le tien.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Oui... Et alors ?

MINA. — Alors ? Je me suis rendue compte que tu avais une bouche inimaginable.

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Toi aussi, tu as une bouche inimaginable ! Mais je l'avais remarquée au premier jour.

MINA. — Jamais je n'aurais imaginé que tu avais déjà du poil au menton !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — T'es bête !

MINA. — Vivement que le confinement s'arrête. La vie commence à peine !

LE JEUNE HOMME MASQUÉ. — Mina, on va se promener en attendant ?

LES AUTEURS



Stéphanie ATEN

Stéphanie ATEN a été formée à l'écriture dans une école de cinéma en tant que scénariste. Ses concepts de série télé ont été optionnés à plusieurs reprises par des producteurs, et elle a coécrit quatre longs métrages, actuellement en recherche de financements. Elle est également l'auteure de 4 romans, parus aux Éditions Hélène Jacob, ainsi que d'une pièce de théâtre commandée par une compagnie angevine. Elle s'est spécialisée dans les histoires d'action, d'aventure, de fantastique et de mystère.

www.stephanie-aten.com



Léo BOSSAVIT

Léo BOSSAVIT sort du conservatoire de théâtre de Nantes en 2006. Il travaille ensuite comme comédien dans plusieurs compagnies et rentre dans l'équipe d'un théâtre nantais, le TNT. Depuis, il a publié deux livres et a participé à plusieurs ouvrages collectifs. Il est notamment membre des EAT Atlantique, association d'auteurs de l'ouest, depuis leur création en 2010. Il travaille sur l'humain, leurs choix intimes et personnels et leurs parcours de vie.



Bernard BRETONNIERE

Né en 1950 à Nantes, Bernard BRETONNIERE a publié une vingtaine de livres peu classables, mêlant les genres de la poésie, de la prose et du théâtre. Son matériau se fonde toujours sur la réalité et le vécu. Depuis quatre ans, il accueille et accompagne au quotidien, en lien avec divers collectifs et associations, de jeunes demandeurs d'asile.



Ronan CHEVILLER

Mon prénom

RONAN

Au commencement le monde était ROND

Et depuis tout roulait bien

MAIS juste après il y a un NAN

Quand on me demande

quelque chose je dis toujours

NAN

J'ÉCRIS

pour tenter de dire

OUI

une fois

dans ma vie

Mon nom de famille

tout en bas de l'échelle

la CHEVILLE

JE VOUS SALUE bien bas

Je ne suis pas un CHEVALIER

mais une cheville ouvrière

J'écris DES RÉPLIQUES DE THÉÂTRE au kilomètre

Taper des mots

Gratter du papier

Recopier des paroles

Faire DES SCÈNES

Avoir L'ÂME chevillée au corps





Sébastien MÉNARD

Né en 1986, Sébastien MÉNARD a cherché et cherche encore l'ours et l'impermanence, le refuge et la trace, le lieu et le territoire, ainsi qu'une forme de tendresse à l'égard du vivant et du vaste monde, de l'ordinaire, de l'infime. Écriture. Lecture concert. Animation d'ateliers d'écriture. Création sur diafragm.net. Aussi, papa, jardinier et salarié à temps partiel d'une association de l'économie sociale et solidaire.



Martin PAGE

Martin PAGE est né en 1975.

Il est l'auteur, entre autres, de *La Mauvaise habitude d'être soi*, de *L'apiculture selon Samuel Beckett* et de *Manuel d'écriture et de survie*.

Il écrit aussi pour la jeunesse (*Conversation avec un gâteau au chocolat*, *Je suis un tremblement de terre*, *Le zoo des légumes*, *Plus tard je serai moi*). Avec son amie, Coline PIERRÉ, il donne des lectures musicales. Ils ont également créé une maison d'édition : Monstrograph.com



Eric PESSAN

Eric PESSAN est né en 1970 à Bordeaux, il vit dans le vignoble nantais. Il est l'auteur d'une cinquantaine d'ouvrages : des romans, des pièces de théâtre, des textes destinés à la jeunesse, des livres réalisés avec des plasticiens. Il est membre du comité de rédaction de la revue *Espace(s)* du Centre National d'Études Spatiales. Quand il n'écrit pas, il fait écrire les autres en proposant ça et là des ateliers à des collégiens, des lycéens, des adultes.



Coline PIERRÉ

Coline PIERRÉ est née en 1987 et vit en Pays de la Loire. Écrivaine, elle publie depuis 2013 des romans et des albums pour les enfants et les adolescents, aux éditions du Rouergue, à l'Ecole des Loisirs, chez Poulpe Fictions... En duo ou en trio avec d'autres artistes, elle propose des lectures musicales, dessinées, dansées.... Avec Martin PAGE, elle a également créé Monstrograph, un petit laboratoire d'édition où elle édite et publie des livres atypiques.



Sylvain RENARD

Auteur et metteur en scène, Sylvain RENARD a toujours été fasciné par le théâtre. Il est d'abord spectateur, comédien, puis standardiste et relations publiques dans un théâtre parisien. Suite à une rencontre avec l'éditeur de Color Gang, il se met à écrire des dialogues. Il fait des livres, travaille avec des compagnies et des théâtres, anime des ateliers. Il écrit des pièces de théâtre qui parlent du monde technologisé. Parfois des pièces d'anticipation, genre Pigeon cyborg.

"Toi, moi et les autres", c'est un projet collectif qui associe des auteur.e.s, des comédien.ne.s et des habitants.

Dans ce recueil, 9 auteur.e.s nous livrent leurs traces sensibles de cette période singulière dans laquelle la crise sanitaire de la COVID-19 nous a embarqué.

Ce projet, nous invite à nous plonger dans leurs univers. Les différents genres littéraires choisis nous permettent d'appréhender ces visions, réalistes ou fantastiques, amusantes ou effrayantes...

En attribuant des bourses d'écriture, PaQ'la Lune soutient ces auteur.e.s dans une période où le monde culturel est presque totalement à l'arrêt et comme à son habitude, l'association nous invite à laisser notre imagination faire son travail...

www.paqlalune.fr

Mise en page et graphisme : Léa Mahéo



Bretagne *
Pays de la Loire *

